

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

GeMs - Paradis Perdu - 1x05

**Corinne Guitteaud,
Editions Voy'el**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

C. GUITTEAUD & I. WENTA

GEMS



PARADIS PERDU

épisode 5

LES VOIES IMPENETRABLES

moy'[el]

GEMS

SAISON 1 : PARADIS PERDU

CORINNE GUITTEAUD & ISABELLE WENTA

Futur proche. La couche d'ozone en lambeaux ne protège plus des rayonnements solaires une Terre dévastée par la brutale montée des eaux. Les survivants de la catastrophe refluent vers l'intérieur, se massent autour des grandes villes, repliées sous leurs Dômes abritant une élite riche et insouciante. Face aux gouvernements fantoches perdus dans leur illusion de pouvoir, ProsPectiVe, un puissant consortium martien, étend lentement son emprise sur la planète-mère à bout de souffle. Grâce aux bienfaits dispensés par PPV, la vie est facile Intra-Dôme, surtout depuis la commercialisation d'esclaves clonés, les Génétiquement Modifiés ou GeMs, créés pour servir les humains nés en un seul exemplaire et qui se donnent désormais le titre d'Inédits. Tandis que l'Extérieur des Dômes, l'EDo, accueille dans ses ruines ceux qui tentent de survivre : réfugiés, laissés-pour-compte, clones en fuite...

ÉPISODE 5 : LES VOIES IMPÉNÉTRABLES

Le petit prince s'en fut revoir les roses.

— Vous n'êtes pas du tout semblables à ma rose, vous n'êtes rien encore, leur dit-il. Personne ne vous a apprivoisées et vous n'avez apprivoisé personne. Vous êtes comme était mon renard. Ce n'était qu'un renard semblable à cent mille autres. Mais j'en ai fait mon ami, et il est maintenant unique au monde.

Et les roses étaient gênées.

— Vous êtes belles, mais vous êtes vides, leur dit-il encore. On ne peut pas mourir pour vous. Bien sûr, ma rose à moi, un passant ordinaire croirait qu'elle vous ressemble. Mais à elle seule elle est plus importante que vous toutes, puisque c'est elle que j'ai arrosée. Puisque c'est elle que j'ai mise sous globe. Puisque c'est elle que j'ai abritée par le paravent. Puisque c'est elle dont j'ai tué les chenilles (sauf les deux ou trois pour les papillons). Puisque c'est elle que j'ai écoutée se plaindre, ou se vanter, ou même quelquefois se taire. Puisque c'est ma rose.

Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, extrait

Extrait du journal de Natasha Hélénus.

12-04-08 GD. Aujourd'hui, Gabriel est venu me voir et m'a demandé tout de go : «Tasha, c'est quoi, une âme ? » Ne pouvait-il me poser une question plus simple du genre : « Pourquoi le ciel est bleu ? » Non, il aurait trouvé la réponse tout seul, dans un livre.

Je ne pouvais me permettre de répondre à cette question par une pirouette, car j'en devinais une autre, sous-jacente : « Est-ce que les clones ont une âme ? » J'ai honnêtement répondu : « Je ne sais pas. » Puis j'ai expliqué que depuis qu'il savait penser, l'Homme s'interrogeait sur l'Âme. « Alors moi, je ne peux pas te donner une réponse toute faite, juste te faire part d'un avis personnel. Mais ce n'est pas LA réponse. » Gabriel m'a regardé gravement. En quelques mois, je l'ai vu passer du statut de brute épaisse tout juste capable de se débrouiller seul, à celui d'être sensible, curieux et avisé. Je crois qu'il a apprécié ma sincérité. Il a pris la pose qui dit « je vous écoute. » J'ai cherché mes mots. « L'âme serait une part de nous qui survit à la mort. Quelque chose qui poursuit le voyage interrompu par la disparition du corps. Une autre étape de notre évolution. Certains pensent que les hommes vont dans un au-delà directement après leur mort, d'autres qu'ils se réincarnent et qu'ainsi, leur âme apprend jusqu'à atteindre un niveau de sagesse leur permettant de rejoindre un plan supérieur. D'autres enfin pensent que l'âme n'existe pas. Qu'une fois mort, rien de nous ne survit. » Gabriel m'a regardée et très lucidement, a remarqué : « Je ne sais toujours pas ce qu'est l'âme. Où la trouve-t-on ? » Impossible de biaiser, avec lui. « Elle n'a pas d'emplacement précis : Le cœur ? ce n'est qu'un muscle, en fin de compte. Le cerveau ? mais dans quelle partie ? Et puis le cerveau meurt, comme tout le reste. Peut-être qu'elle nous enveloppe, qu'elle est autour de nous, au-dessus... » Il m'écoutait en silence, puis

m'a demandé : « Avez-vous déjà vu une âme, Tasha ? » Je secouai la tête. « Moi non plus, » me confia-t-il. « Alors peut-être que ça n'existe pas. » Mais cette réflexion ne parut pas lui plaire. « Pourquoi en parle-t-on autant, en ce cas ? » « Ça nous rassure et nous fait espérer qu'on ne vit pas pour rien, » ai-je murmuré. « Donc l'âme, c'est une bouée de sauvetage, » résuma Gabriel. Cette image ne m'a pas vraiment satisfaite, ce qui est assez surprenant. Après tout, je suis athée. Alors j'ai cherché, ce soir, dans les livres que m'avait offerts un de mes patients pour payer la consultation (amusant le cliché dans lequel tombent les médecins : forcément, nous aimons lire). Notre conversation m'a fait réaliser que je déteignais sur Gabriel. Il n'a lu jusqu'à présent que des livres austères, pragmatiques, scientifiques : des traités de médecine, des essais de botaniques... Il est sans doute temps qu'il découvre l'imaginaire. J'ai deux livres, juste sous mes yeux. Lequel lui présenter en premier : Victor Hugo ou Alphonse de Lamartine ?

EDen

Gabriel se redressa sur un coude et considéra Gaïl endormie près de la cage. Elle s'agitait et gémissait tant qu'il finit par s'approcher d'elle, glissant une main à travers les barreaux pour lui caresser l'épaule. La clone se raidit, cessa de trembler et ouvrit les yeux.

— Un cauchemar ? murmura-t-il. Elle opina en se frottant les paupières. Puis elle se mit sur son séant, serrant sa couverture contre elle. Son expression restait sombre, comme si le mauvais rêve l'habitait encore.

— Raconte-moi. Ça t'aidera peut-être.

— Je me noie, durant ma génésie, lui confia-t-elle tout bas. Elle se remit à trembler. Je me noie ou je vois les autres mourir.

— Je ne me souviens pas de ma naissance, lui révéla Gabriel. Mon premier souvenir ? Je suis allongé sur une table

de métal et des visages masqués sont penchés au-dessus de moi. Ils tiennent des instruments et m'examinent.

— C'est étrange. Tous les GeMs se souviennent de leur génésie.

— Pas moi.

— Tu as de la chance.

Gaïl appuya son front contre les barreaux. Il l'entendait claquer des dents.

— Tu as froid ?

Elle secoua la tête.

— Ne me mens pas, s'il te plaît. Rentre. Retourne au *Havre*.

— Pas question. De toute façon, ma chambre est occupée. Les orphelins manquaient de place.

— Tu pourrais dormir avec eux...

— Gabriel, n'insiste pas.

— Ce que tu peux être têtue.

— C'est ta faute, lui répondit-elle avec un sourire las. En fait, je préférerais être dans la cage avec toi. Tu pourrais me réchauffer.

Le clone se figea. Gaïl n'en était à sa première remarque du même genre. Il fit en sorte de l'ignorer une fois de plus.

— Quelle heure peut-il être ? poursuivit-elle en levant les yeux pour distinguer peut-être les premières lueurs du jour.

— Environ 4 heures du matin.

Elle le considéra avec amusement.

— Tu fais horloge, en plus de radiateur ?

Elle semblait trouver ça très drôle.

— Tout le monde a une horloge interne. Je sais écouter la mienne. De la même manière que je peux contrôler ma température corporelle.

— Comment tu fais ?

— Je me concentre et j'écoute.

— Tu te moques de moi ? Tu écoutes quoi ?

Son expression intriguée était assez comique.

— Mon cœur qui bat. Le sang dans mes veines. Cette drôle de mécanique qu'on m'a donné pour vivre. Je fais ça aussi quand j'ai du mal à dormir. Ça n'a pas été très efficace, ces derniers temps, concéda-t-il.

— Tu dormais bien, tout à l'heure, pourtant, remarqua Gaïl.

— J'ai essayé une autre méthode. C'est toi que j'écoutais. C'est ce qui m'a réveillé. Quand ton cauchemar a commencé, tes rythmes ont changé.

— Mes rythmes ? répéta la jeune femme, incrédule. Difficile de lui décrire ce qu'il percevait chez elle, sans entrer sur un terrain glissant. Comment réagirait-elle en découvrant tout ce qu'il connaissait à son propos ?

— C'est comme la résonance. Ta respiration...

— Je ronfle ?

Gabriel sursauta, avant de noter l'expression malicieuse de la clone. Celle-ci finit par éclater de rire devant son silence gêné.

— C'est pas drôle, bougonna-t-il. Gaïl lutta pour se reprendre.

— Si, objecta-t-elle une fois calmée. Tu semblais tellement outré que je puisse ronfler. Ça semble si incroyable ?

— Non... parce qu'en fait, il t'arrive de ronfler.

La jeune femme en resta bouche bée. Gabriel demeura impassible avant de céder aussi à l'hilarité.

— Bien, je commence cette journée par un petit exploit, commenta Gaïl, ravie. Elle se leva et s'étira juste sous le nez de Gabriel.

— Où vas-tu ? balbutia-t-il en la voyant s'éloigner.

— Chercher le petit déjeuner. J'ai faim tout à coup. Tu veux quoi ?

— Si tu continues à chaparder dans la cuisine, tu auras des ennuis.

— Je ne chaparde rien, se défendit la jeune femme, l'air scandalisé. Marie-Anne nous met toujours quelque chose de

côté.

— Ce n'est pas raisonnable, vu la situation.

— Gabriel ! s'écria la clone, exaspérée. Quoi ? Tu veux jeûner aussi ? C'est le moins qu'EDen puisse faire pour toi.

— D'accord, s'avoua-t-il vaincu. J'aimerais aussi d'autres livres.

— Bien mon seigneur, je reviens tout de suite.

Il secoua la tête, mi-amusé, mi-consterné. Quand elle jouait les clowns, il oubliait les barreaux qui l'entouraient. *C'est terrible, je ne vais plus pouvoir me passer d'elle. Quand je me réveille, elle est là, quand je m'endors aussi. Ça fait bizarre. Le choc sera rude, lorsque je regagnerai la serre.* Cette idée l'arrêta net. C'était la première fois qu'il envisageait sa possible libération. *Voilà trois jours que je suis de nouveau dans cette cage. Pas de nouveau meurtre. Mais cela ne prouve rien. Mes détracteurs auraient dû me juger depuis longtemps. Qu'attendent-ils ? Qu'on en finisse rapidement !* La frustration lui fit serrer les poings.

Gaïl coupa le pain en quelques tranches et les disposa sur son plateau. Il ne lui manquait que le thé qui infusait dans deux énormes bols. Le petit déjeuner serait frugal, mais consistant. Maintenant, un dilemme : aller chercher les livres tout de suite, en attendant que le thé soit prêt ou s'y rendre avec le plateau, ce qui pourrait être périlleux ? À 4 heures du matin, elle ne risquait pas de rencontrer grand monde, elle en aurait pour deux minutes à faire l'aller-retour, mais plus peut-être pour choisir les livres. Elle y mettait désormais son grain de sel. Elle préférait les romans, surtout ceux qui parlaient d'époques étranges où on croyait que le monde était dirigé par des divinités. Ça lui plaisait d'imaginer les Inédits soumis à des forces supérieures.

Quand elle sortit de la cantine, elle entendit un son étrange et chercha à savoir d'où il provenait. En se rapprochant d'un bâtiment aux fenêtres ovales et aux volets craquelés de

rouge, elle reconnut des voix. On chantait. C'était assez curieux. Très apaisant. Mais qui pouvait chanter à cette heure ? Gaïl poussa une porte en métal rouillé, qui lui révéla un spectacle inattendu : des hommes en robe qui s'interrompirent et se retournèrent en voyant leur supérieur braquer sur la clone un regard étincelant.

— Comment osez-vous interrompre notre prière ? gronda le religieux.

— Je ne voulais pas... Pardon... J'ai entendu des voix, ça m'a surprise.

— Vous ignorez ce qu'est une messe, bien sûr ! Vous êtes une GeM.

— Oui, monsieur, c'est exact.

— Pas « monsieur, » la reprit-il avec un reniflement atterré. Mon Père.

Gaïl le considéra sans comprendre.

— Vous n'êtes pas mon père ! s'exclama-t-elle, médusée.

— Ce que vous pouvez être gourde. Tasha devrait avoir honte de maintenir les siens dans l'ignorance. Votre nom ?

Elle le lui donna, mais ce bonhomme la hérissait et l'interloquait en même temps. Il agissait comme ces intradés, si fiers, et détonnait dans l'univers d'EDen qu'elle avait appris à connaître.

— Vous m'attendrez dehors, que je puisse vous interroger.

— Pas question, se rebiffa-t-elle. On m'attend.

Elle fit volte-face et sursauta en entendant tonitruer :

— Je ne vous ai pas donné l'autorisation de partir !

Elle n'avait jamais défié un Inédit, celui-là serait le premier.

— Un ami m'attend.

— Un ami ?

— Gabriel.

— Le monstre ? Je me demandais où il était passé, celui-là. Estomaquée, Gaïl finit par voir rouge :

— Ne le traitez pas de monstre !

— Je ne vais pas m'en priver.

— Comment peut-on chanter si bien et dire des mots si méchants ?

— Vous êtes des golems, des créatures infernales, sans âme, vociféra le moine en se ruant vers la jeune femme qui recula par réflexe.

— « Âme » ? C'est quoi « âme » ?

— Un don de Dieu, qui fait des hommes Ses enfants.

— Très bien. Moi je n'en ai pas. Il fallait nous en fournir en option.

Le visage du religieux devint blême, ce qui faisait ressortir ses yeux bleus et son profil aquilin. Il était chauve aussi et transpirait beaucoup.

Un moine pouffa, ce qui lui valut les regards noirs de ses camarades. Il s'excusa et se ratatina encore plus quand son supérieur se retourna. Gaïl en profita pour filer comme une flèche vers le *Havre*. Elle croisa Tasha :

— Quel diable est à vos trousses ?

— Pourquoi vous utilisez des mots que je ne comprends pas, ce matin ? rouspéta la jeune femme, poussée par sa précédente hardiesse. La doctoresse croisa ses bras sur sa poitrine.

— Vous, vous êtes tombée sur Frère Wenceslas. Un grand piquet qui agite les bras dans tous les sens en maudissant tout ce qui bouge, précisa-t-elle, à commencer par les clones.

— Ça correspond au personnage, admit la jeune femme. Il n'a pas aimé que je vienne l'écouter chanter.

— Vous avez interrompu sa messe ? s'exclama Tasha, hilare. Oh ! Gaïl, décidément, vous n'en ratez pas une.

Vexée, la clone grimpa quelques marches vers la salle de classe.

— Comment va Gabriel ? la stoppa la femme médecin.

— Il a ri, ce matin, répondit Gaïl sans réfléchir (elle ne nota pas l'ombre qui passa dans le regard de la doctoresse). Je vais lui apporter son déjeuner.

— Il est tôt, nota Tasha.

— Oui, d'ailleurs, pourquoi êtes-vous déjà réveillée ? réalisa la GeM.

— J'ai quatre malades à surveiller. Ça m'inquiète. C'est peut-être une épidémie, ajouta-t-elle devant l'air circonspect de la clone. Si Gabriel était là... il m'aiderait à y voir plus clair. Je dois jongler entre le labo et le dispensaire.

— Sylviane ne vous aide pas ?

— Sylviane fait partie des malades.

La jeune femme sentit le sang se retirer de son visage.

— Mais je l'ai vue hier... Elle allait très bien.

— Aujourd'hui, elle a de la fièvre, elle tousse et doit rester allongée à cause des vertiges. Il s'agit de symptômes grippaux, j'espère que c'est juste ça, car il me suffira de terminer mon vaccin pour limiter la propagation de la maladie. Je voudrais vous prélever un peu de sang.

— Pour quoi faire?

Elle allait se mettre en retard, mais si c'était pour aider, Gabriel comprendrait.

— Le système immunitaire des GeMs est plus développé que le nôtre. Ça m'aidera à créer un sérum, d'autant que vous êtes donneurs universels.

La jeune femme ne se fit pas prier. Comme Tasha nouait un garrot autour de son bras, elle demanda :

— Gabriel veut d'autres livres, que pourrais-je lui prendre?

— Il les a déjà tous lus au moins cinq ou six fois... Peut-être pas Milton et les auteurs anglais qu'il a ramenés la dernière fois. Le livre s'appelle *Paradis Perdu*. Il y a aussi *In Memoriam* de Tennyson.

— Pourquoi *Paradis Perdu* ?

— C'est à propos d'une croyance... Je crains que ça ne soit trop compliqué pour vous faire comprendre...

L'aiguille entra doucement dans sa veine. Gaïl devait reconnaître que les piqûres de Tasha faisaient moins mal que celles du Dôme. La femme médecin mettait un point

d'honneur à ne laisser aucun bleu.

— Le Paradis, c'est un endroit où on va, une fois mort, insista la clone. Je ne comprends pas. On ne bouge plus, quand on est mort.

— Comme je vous l'ai dit, c'est... compliqué... Voilà, j'ai assez de sang pour mon sérum

La doctoresse semblait l'avoir déjà complètement oubliée. En se levant, la GeM entendit tousser derrière le rideau que Tasha avait tiré pour diviser le dispensaire en deux.

— J'espère qu'ils guériront très vite.

— Hum ? fit distraitement la doctoresse. C'est Simon qui m'inquiète le plus pour l'instant, mais ça devrait aller. Dites à Gabriel qu'il me manque. Si j'avais mes deux jambes, je pourrais aller le voir, mais c'est à croire qu'ils ont fait exprès de le mettre dans un endroit où je ne peux lui rendre visite.

La jeune femme monta quatre à quatre les escaliers et entra dans la salle de classe. C'était triste de voir l'endroit désert. Les bancs et les tables étaient encombrés de caisses qu'on ne pouvait stocker ailleurs. Le bureau de Gabriel prenait la poussière. Le tableau, avec ses panneaux refermés, semblait recroquevillé sur lui-même. La GeM feuilleta les derniers devoirs des enfants et quelques dessins qui restaient sur une tablette, entre des boîtes de craies et des manuels. Puis elle se tourna vers une autre étagère et chercha les livres indiqués par Tasha. Elle restait intriguée par ces histoires de paradis et d'âmes. La doctoresse ne prenait jamais le temps de répondre à ses questions. Elle trouva *Paradis Perdu*, l'ouvrit et parcourut les premières lignes.

L'homme se tenait devant Gabriel et frappait les barreaux avec un manche d'outil en fer. Il y prenait un certain plaisir. Le GeM le regardait avec résignation. Des trois traqueurs qui surveillaient sa cage, celui-là était le plus sadique. Il pensait affoler le clone par ce tapage ridicule, mais ne parvenait qu'à lui coller la migraine.

— Vous vous amusez bien ? demanda-t-il doucement. Le traqueur n'avait pas pu l'entendre, mais cela suffit à interrompre son geste.

— Qu'est-ce que tu marmonnes, animal ?

— Je vous demande si ce petit exercice vous amuse.

— Tu n'as rien à me dire ! brailla l'autre en martelant de nouveau la cage, Gabriel lui tourna le dos.

— Tu crois tromper tout le monde en te planquant dans cette souricière. Mais on ne me la fait pas à moi.

Le clone se garda de lui répondre, ce qui plongea le traqueur dans une nouvelle fureur. Il fit le tour de la cage et vint de nouveau se planter devant Gabriel.

— Les gens comme toi, on doit les abattre. T'es qu'un monstre !

— Que vous ai-je fait exactement ? détonna par son calme la voix du clone.

— Le gars qui te surveillait, quand y a eu l'inondation. T'as prétendu qu'il s'était noyé sans que tu puisses rien faire. Mais il avait un gros bleu sur le crâne.

— Nous vous avons tout expliqué : il s'est attaqué à Gail. Elle s'est défendue.

— La clone l'avait sans doute provoqué !

— Bien sûr. Tous les clones font ça. On vous provoque, on vous pousse à nous battre et à nous tuer, ironisa Gabriel. Le traqueur passa son bras à travers les barreaux et tenta de le frapper. Sans difficulté, le GeM évita son coup. Il se leva. Même s'il ne pouvait se tenir tout à fait droit, il restait impressionnant.

— Ne me touchez pas, gronda-t-il. Ça n'arrêta pas son geôlier qui glissa sa clef dans la serrure et ouvrit la porte de la cage.

— C'est trop long. Tu aurais dû disparaître depuis longtemps.

Le piège n'échappa pas à Gabriel. S'il s'en prenait à ce traqueur, son sort serait scellé, s'il ne faisait rien, sa vie ne

vaudrait plus grand-chose. Impossible de manœuvrer dans cette cage où il se cognait au moindre mouvement. L'homme avait déjà armé son bras et s'apprêtait à le matraquer. Gabriel intercepta le coup en saisissant son poignet, mais l'autre en profita pour le frapper au ventre avec sa main libre. Le GeM encaissa l'attaque avec un grognement. Il bouscula l'Inédit jusqu'à le faire sortir de la cage, mais le traqueur lui bloqua le passage et l'empêcha de sortir en mettant le manche qu'il tenait de travers. Puis il envoya un violent coup de pied dans le genou de Gabriel qui perdit l'équilibre et se cogna contre la porte toujours ouverte. En s'affaissant, il se plaça à portée d'un nouveau coup qui ne manqua pas de venir. Il se mordit la langue lors que le manche percuta sa mâchoire. Étourdi, il se retint à un barreau pour ne pas s'écrouler.

— Tu ne te défends pas beaucoup, pour un monstre, ricana son bourreau. Allez, frappe-moi, montre quelle bête se cache derrière cette Gueule d'Ange.

Gabriel sursauta. Gueule d'Ange ? Une seule personne le surnommait ainsi. Géryon ! Géryon avait envoyé cette furie pour lui régler son compte ! Le GeM essuya le sang qui perlait de la commissure de ses lèvres et fit mine de se relever. Au moment où son agresseur voulut encore le frapper, il esquiva le coup et parvint à se glisser entre son flanc gauche et la porte. Il atterrit à plat ventre dans les gravats et s'écorcha les mains sur des dalles coupantes. Quand il se retourna, l'autre était déjà sur lui. Il arrêta le manche à quelques centimètres de son œil droit. Il sentait la rage l'envahir, nourrie par l'instinct de survie. Son étreinte se resserra, l'homme couina en sentant son poignet craquer. Les rôles s'inversèrent très vite. Gabriel ne s'embarrassa pas de manières et dès qu'il fut debout, il projeta le traqueur dans la cage avec une violence inouïe. Un grondement sourd lui brûlait la poitrine, tandis qu'il avançait vers l'Inédit.

— Vas-y, le monstre, frappe-moi, broie-moi, étrie-moi !

ricana ce dernier entre deux souffles âpres. Il s'agrippait aux barreaux, à son tour, pour rester debout, mais glissait petit à petit. Gabriel continuait d'avancer, les lèvres retroussées sur ses canines rougies. L'homme blêmit. La lueur dans le regard de glace braqué sur lui parlait de mort.

EDen

Frère Wenceslas ne se donna pas la peine de frapper pour entrer. Son ombre se déposa tel un oiseau de proie sur le bureau de Tasha qui se retourna en entendant sa voix râpeuse annoncer sèchement :

— Je viens voir les malades.

— L'heure de l'extrême-onction n'a pas sonné, mon Père, avertit la doctoresse qui griffonna quelques mots sur un carnet jauni.

— Comment pouvez-vous plaisanter à ce propos ? s'offusqua le Franciscain.

— Mes patients vont guérir.

— Je peux apporter le réconfort nécessaire à leur guérison.

Le claquement de langue de la doctoresse ne plut pas au moine.

— Vous avez la religion en horreur, ce n'est pas pour autant que tous doivent partager votre opinion, lança Frère Wenceslas. Trop facile de prétendre à deux mille ans d'erreur et tout balayer d'un seul coup.

— Mais ce n'est pas moi qui ai tout balayé, comme vous dites, plutôt votre Fou du Grand Nettoyage. Remarquez, ça nous pendait au nez depuis longtemps.

— Vous êtes cynique, Tasha.

— J'en ai le droit, répliqua cette dernière en faisant grincer les roues de son fauteuil. À force de prendre des baffes, on apprend la leçon.

— Laquelle ? Abandonnez tout espoir ?

— Plutôt, méfiez-vous des beaux parleurs. Je connais les gens qui, comme vous, savent fasciner les foules. Il y en a à la pelle à ProsPectiVe. Au fond, l'Église n'est qu'un consortium de plus.

— À la différence que nous ne créons pas de golems,

répliqua le Franciscain en croisant ses bras sur sa poitrine.

— Oh ! Revoilà LE sujet qui fâche. Les GeMs ne sont pas des créatures magiques, mon Père. Bien que créés en laboratoire, ils sont doués de paroles, d'intelligence, de sensibilité.

— Ils ne sont pas nés du ventre d'une femme.

— L'Immaculée Conception, ça ne vous dit rien ?

Le moine allait répondre quand on entendit un grand râle de l'autre côté du rideau tiré. Tasha se précipita en bousculant le Frère au passage. Elle attrapa son stéthoscope et s'arrêta au chevet de Simon.

— Aidez-moi à le relever, pour qu'il puisse mieux respirer, ordonna-t-elle au religieux. Celui-ci s'empressa d'obéir. Simon, l'esprit embrumé par la fièvre, commença à parler d'un grand corbeau qui venait le chercher. Fouillant dans sa poche, Frère Wenceslas sortit un crucifix qu'il plaça dans la main du jeune homme, lequel se calma aussitôt.

— OK, mon Père, un point pour vous, concéda la femme médecin. Son air soucieux empêcha le Franciscain de goûter à son triomphe.

— Qu'y a-t-il ? l'interrogea-t-il sans détour.

— Ce n'est pas la grippe. Je tourne ça dans tous les sens depuis ce matin. Quelque chose cloche, mais je ne vois pas quoi. Tous les symptômes sont là, pourtant. Mais ce que j'entends dans les poumons ne correspond en rien à une grippe. Il faut que je fasse des prélèvements. Tenez-le bien.

Elle procéda rapidement et récupéra aussi un peu d'urine.

— Quelqu'un doit surveiller les malades le temps que j'aille examiner tout ceci au labo. Pouvez-vous vous en charger ? Ou un de vos Frères ?

La requête de la doctoresse surprit le moine.

— Vous n'avez pas peur que je les convertisse entre temps ?

— Encore faudrait-il qu'ils puissent écouter vos boniments. Vous avez de l'expérience, mon Père. Je sais que vous vous

occupez des laissés-pour-compte de l'EDo et que votre Ordre envisage de construire un hôpital dans la Zone.

— On vous a bien renseignée, reconnu le religieux.

— Prenez garde. Ce projet ne plaît pas à tout le monde, l'avertit Tasha.

— À commencer par vous ? réagit Frère Wenceslas du tac au tac.

— Vous vous trompez. Cette initiative soulagerait beaucoup de souffrances, je ne peux qu'approuver. À tout à l'heure, le salua-t-elle en emportant ses échantillons.

Le religieux s'assit à côté du bureau dont ses doigts tapotèrent distraitement le bois abîmé. Sa mission s'avérait plus compliqué que prévu. Il pensait y arriver sans cas de conscience, qu'il n'aurait qu'à tendre la main pour cueillir EDen comme un fruit trop mûr. Ses supérieurs s'en réjouissaient d'avance. Pour lui, cette communauté n'était qu'un nid d'hérétiques. Il avait espéré que l'inondation faciliterait le transfert vers une autre autorité, d'autant que le principal allié de Tasha était emprisonné. Cette aubaine ne se représenterait pas. Isolée, critiquée, la doctoresse ne saurait s'opposer à lui. Ses pairs n'avaient pas choisi Frère Wenceslas pour rien. Il possédait une certaine légitimité en ces lieux. Avant l'arrivée de la femme médecin dans cette partie de l'EDo, c'était vers les Frères mineurs que la population se tournait pour demander du secours. Il était juste que l'équilibre se rétablisse à leur avantage. Mais les Franciscains, bien que disposant de nombreuses connaissances médicales, ne pouvaient rivaliser avec le savoir de cette femme. Le moine n'aimait pas ça, mais il ne pouvait qu'admettre les faits. Et s'incliner devant l'aura que dégageait cette pécheresse. En fait, il appréciait ses joutes contre cet esprit brillant et admirablement cultivé. Il la soupçonnait d'ailleurs d'être davantage agnostique qu'athée. Décidément, cette mission s'avérait difficile, sur de nombreux points.

Frère Ludovic se présenta sur le pas de la porte. La frange de cheveux noirs barrant son front lui donnait un air juvénile.

— Un souci ? s'enquit-il devant l'air sombre de son supérieur.

— Vos prières et votre aide me seront très utiles. Nous devons soigner des âmes en peine. Prévenez les autres que j'ai besoin d'eux ici.

— Vous allez bien ? insista le Frère mineur.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Où en êtes-vous de vos recherches ?

— Le GeM est bien gardé. Pas question de tenter quoi que ce soit.

Alors qu'il prononçait ces mots, une silhouette se dessina juste derrière lui. Surpris, le moine se retourna et bondit en arrière pour laisser passer un Gabriel sanguinolent. Frère Wenceslas se leva et croisa le regard du clone qui marqua un temps d'arrêt. Il chercha quelque chose des yeux.

— Où est Tasha ?

— Au laboratoire.

L'homme qu'il portait dans ses bras gémit.

— Qui est-ce ? fit le Franciscain sans cacher son horreur devant l'état de l'individu.

— Un sbire de Géryon. Vous vous souvenez de lui ?

— Je n'ai pas oublié ce diable incarné, déclara Frère Wenceslas. Comptez-vous laisser cet homme perdre son sang sur le carrelage ou puis-je le soigner ?

Avec réticence, Gabriel déposa son fardeau sur la table d'examen. Frère Ludovic assista son supérieur pour nettoyer les plaies du blessé inconscient.

— C'est vous qui l'avez mis dans cet état ? questionna-t-il Gabriel, tout en rinçant un linge rouge de sang.

— Oui, après qu'il m'a défoncé la mâchoire et cassé deux côtes...

Le moine souleva un sourcil inquisiteur.

— Il aurait avoué être envoyé par Géryon ?

- Il a singé son maître en m'appelant Gueule d'Ange.
- Ça vous a suffi pour lui défoncer la tête ?
- Je ne suis pas un ange.
- Assurément.

Le regard gris de Frère Ludovic allait d'un duelliste à l'autre. On sentait dans cet échange toute l'amabilité que ces deux-là ressentaient l'un pour l'autre.

— Je ne suis pas d'humeur à vous affronter, soupira le clone en se laissant tomber sur la première chaise venue.

— Non ? résonna la voix du moine avec une pointe de sarcasme. Ce serait bien la première fois. Frère Ludovic, allez chercher nos compagnons. L'un d'eux se chargera de ce golem.

— Pas golem, le coupa une voix. GeM.

Frère Ludovic, en sortant, croisa Selim.

— Cet endroit tient plus de l'auberge que de l'hôpital, maugréa le supérieur qui ne daigna même pas regarder le nouveau venu. Entre le tisserand et le religieux, c'était une vieille histoire, un affrontement constant entre deux croyances qui ne se parlaient plus depuis le Cataclysme. Trop d'incompréhensions et trop de rejets. Selim se dirigea droit vers Gabriel en ignorant le moine. Il attrapa des pansements au passage. Puis le clone et l'artisan commencèrent à chuchoter.

Gaïl s'affola en découvrant les traces de lutte. Où était Gabriel ? Elle avait pris du retard et choisi un chemin plus sûr pour apporter son plateau. Ce seul laps de temps avait suffi pour qu'arrive une catastrophe. *Le garde aussi a disparu. Gabriel a-t-il eu une autre crise ? Mais comment est-il parvenu à sortir ? C'est bizarre, pourtant, je...* Elle fronça les sourcils. Oui, en se concentrant bien, elle pouvait sentir la présence du clone. Il était toujours dans la communauté. Un soulagement indescriptible s'empara d'elle. Alors qu'elle ramassait le contenu du plateau renversé dans sa panique,

elle capta soudain une autre résonance. Mais cela provenait d'un endroit inattendu. La GeM leva les yeux D'une fenêtre effondrée, juste en face, on l'observait. Un regard bleu étincelant. Une voix lui lança tendrement :

— Bonjour, ma petite geisha.

Ces quelques mots la glacèrent. Géryon descendit de son perchoir et s'approcha d'elle en faisant claquer son long manteau dans sa marche volontaire. Arrivé devant la clone, il se pencha vers elle et glissa son index sous son menton, l'examinant avec attention, comme pour s'assurer de sa bonne santé. Un sourire enjôleur étira les lèvres du GeM.

— Tu es toujours aussi belle, ma petite grive.

— Vous semblez déçu.

— C'est qu'on raconte de si terribles histoires sur le monstre d'EDen. Ta gaffe de la dernière fois ne m'empêche pas de m'inquiéter pour toi.

— Comment êtes-vous entré ici ? s'emporta-t-elle pour masquer sa crainte.

— J'ai vécu ici, ma gracieuse indiscrete, expliqua-t-il en promenant son index sur les lèvres de la jeune femme. Cet endroit me manque, ajouta-t-il en prenant un air chagrin. Alors j'y reviens, de temps en temps.

Elle nota son regard fixé sur la cage grande ouverte.

— Une cage... Ces Inédits manquent de fantaisie. Ils jacassent, ils jacassent, mais toujours pas de procès. Quand connaîtrons-nous le véritable responsable de ces horribles meurtres ? dramatisa-t-il.

— Vous ne pensez pas que c'est Gabriel, n'est-ce pas ?

Géryon la considéra un long moment sans répondre. Gaïl soutint son regard et peu à peu, une certitude se fit sienne.

— Que me voulez-vous ? gronda-t-elle entre ses dents serrées.

— Un peu de gratitude, fit le clone avec désinvolture. Elle ne t'étouffe pas, on dirait. Je protège tes arrières, figure-toi. J'efface tes problèmes. D'abord Mamba. Détestable, cette

manie qu'il avait de jouer avec les serpents. Ensuite... la greluche qui te ressemblait.

Les yeux de Gaïl s'écrouillèrent d'horreur.

— Gwen ? Vous avez tué Gwen ? hoqueta-t-elle.

— Oh, tu l'as reconnue tout de suite, minaуда Géryon avec une satisfaction évidente. Gourde au possible. Elle devait te conduire à moi et n'a rien trouvé de plus amusant que de prendre ta place. Je l'ai corrigée comme il se doit.

— Vous l'avez plutôt exécutée, articula Gaïl avec effarement. C'était ce qui m'attendait. Vous vouliez vous venger, après... notre dernière rencontre.

— Et perdre un esprit si génial ? s'offusqua le GeM. J'ai d'autres ambitions pour toi, affirma-t-il en éclatant de dire. Tu *le* fais tourner en bourrique et c'est parfait. Si tu ne *l'*accaparas pas autant, *il* aurait deviné mes manœuvres. Au lieu de quoi *il* s'embourbe dans les ennuis avec une candeur pathétique. Oui, ton grand champion du neurone, précisa Géryon en la voyant pâlir. Tu fais du bon boulot, geisha. On t'a conçue pour ça, tu ne peux pas faire autrement, cracha-t-il avec mépris.

D'un geste brusque, il l'attrapa par les cheveux et l'attira vers lui.

— Ce n'est pas si compliqué de faire tourner une girouette dans le sens que l'on souhaite, lui susurra-t-il à l'oreille, effleurant son lobe avec la pointe de sa langue. Elle tenta de reculer, mais il la maintenait fermement contre lui.

— Les Sidéros, c'était le hors-d'œuvre, les Passeurs, le plat de résistance et maintenant le dessert. EDen... Hmm... Je m'en lèche les babines, triompha-t-il, avant de plaquer sa bouche sur celle de la clone. Cette fois-ci, elle ne pouvait se dégager et le baiser était si dur qu'elle ne lui résista pas. Il l'envahit, s'insinua en elle et captura son souffle. Quand il la relâcha, elle faillit tomber.

— J'ai juste un petit souci de *timing*, lui confia-t-il encore en l'empêchant de tomber. D'autres ont des vues sur mon

gâteau. Un espion des *Crabes* s'est glissé dans vos murs.

Gaïl ne put que secouer la tête.

— Peut-être parmi ces satanés moines. Je n'ai pas pu les approcher de près. Lorsqu'il aura réuni assez d'éléments prouvant qu'EDen est au bord du gouffre, il préviendra ses petits copains. Nous devons l'en empêcher.

— Nous ? répéta la jeune femme, incrédule.

— Je déteste radoter, sois plus attentive, l'avertit-il en lui flanquant une gifle. Voilà qui est mieux, approuva-t-il en la voyant braquer sur lui un regard brûlant de colère. Tu vas surveiller les Robes Noires. Tournicote-leur autour comme tu sais si bien le faire. Dès que tu penses avoir repéré notre homme, tu m'avertis.

— Qu'obtiendrai-je en échange ?

— Oh ! s'exclama le GeM, l'air dépité. Je te croyais plus généreuse. Je ferai innocenter ton gaillard énamouré. Mais si tu me déçois, Gaïl, cette fois, je ne te raterai pas. Les *Crabes* se feront les pinces sur ta carcasse.

La jeune femme déglutit avec difficulté. Les *Crabes* ! Il lui sembla même entendre le vrombissement des *Chiroptères* et imagina leurs ombres sur EDen. Cette vision était-elle plus terrifiante que Géryon maître de ce royaume ? Impossible de le décider.

— Calme-toi, Selim, rouspéta Myriam en voyant son mari faire les cent pas devant elle. Elle essayait de réparer son métier à tisser et n'arrivait pas à glisser une vis dans le bon trou à cause de l'agitation de son mari. Le tisserand s'arrêta quelques secondes, avant de repartir de plus belle. Myriam soupira. Une seule personne pouvait mettre son époux dans un tel état.

— J'aurais dû aller chercher le médicament moi-même, s'en voulut-elle à voix haute. Prends ton mal en patience. Il reste rarement longtemps ici.

— C'est déjà trop pour moi. La dernière fois... la façon dont

il t'a insultée... Je ne l'oublierai jamais. Avec ses histoires de golem... Il n'a que ce mot-là à la bouche dès qu'il vient à EDen.

— Amusant qu'un chrétien se réfère sans cesse à un mythe juif.

Myriam sourit à Selim, espérant que cela le calmerait. Le tisserand lui rendit son sourire. Il avait une bonne épouse, la meilleure du monde. Sa sérénité paraissait à toute épreuve. Elle le soutenait, mais savait aussi le remettre à sa place avec subtilité et sagesse. Elle se tenait un peu à l'écart des autres femmes et se consacrait à son mari. Ils avaient eu deux fils, mort l'un au cours de la Défluviation, l'autre d'une fièvre que Tasha n'avait pas réussi à soigner. C'était en emmenant leur enfant auprès de cette doctoresse que Selim et Myriam avaient fait sa connaissance. Maintenant, ils étaient trop vieux pour en avoir d'autre, mais cela n'avait fait que renforcer leur amour. Ils constituaient un cas à part dans la communauté, car seuls ils affichaient leurs préférences religieuses. La plupart des autres, respectant l'athéisme de Tasha, se montraient plus discrets. Voilà pourquoi Selim ne comprenait pas que la femme médecin tolère le Franciscain à EDen. Ce donneur de leçons ne s'était pas privé, la dernière fois, de critiquer Myriam à propos de sa tenue, son voile, surtout. Sans se laisser démonter, la musulmane lui avait rétorqué que sur toutes les représentations de la Vierge qu'elle avait pu voir, ici ou là, dans les ruines des églises d'EDen, cette dernière portait aussi un voile. Myriam l'avait rendu très fier, ce jour-là.

— Tu as raison, mieux vaut que je me mette au travail. Au fait, Gabriel est sorti de sa cage, ajouta-t-il au bout d'un moment. Myriam leva les yeux de son métier, l'air perplexe.

— Comment ça ? Les traqueurs l'ont libéré ?

— Pas exactement. On a voulu l'assassiner. Il dit que c'est Géryon et refuse de rester derrière les barreaux. Il a démoli un traqueur, autant te dire que ça barde au dispensaire.

— Et tu n’es pas resté pour le soutenir ?

— Non, j’imagine que quand Tasha reviendra, elle mettra tout le monde dehors. Et puis, une minute de plus avec le Franciscain, je ne sais pas si j’aurais gardé mon calme. Il a l’air de soutenir les traqueurs. Ils braillent là-dedans, alors qu’il y a des malades et un blessé à côté. Aymeric essaie de faire la police. Étonnant, d’ailleurs, il a pris la défense de Gabriel.

— Aymeric ne l’aime pourtant pas beaucoup.

— J’irai voir Isaac, tout à l’heure, reprit Selim après avoir opiné. Ginny m’a dit ce matin qu’il allait mieux. Il doit rester au lit encore deux jours, avant de pouvoir se remettre au travail. Ces vacances forcées ne sont pas du luxe.

— C’est toi qui dis ça ? répondit Myriam. Vous êtes pareils, tous les deux.

Nouveau silence entre les deux époux concentrés sur leur travail. Au bout d’un moment, Selim s’arrêta et parut chercher ses mots.

— Sylviane malade, Marie-Anne aurait besoin d’aide pour s’occuper des orphelins. On pourrait... en héberger ici un ou deux.

Myriam se raidit. La navette dans sa main suspendue manqua de glisser sur le sol. Elle ferma les yeux quelques instants, tandis que son mari poursuivait :

— Isaac a pris Daisuke comme apprenti. On pourrait en faire autant, transmettre notre savoir... Quelques-unes des fillettes se débrouillent bien avec une aiguille, François m’a parlé du patchwork fabriqué pour Gaïl, je pourrai m’occuper d’un garçon, lui apprendre le cardage et le peignage de la laine.

La navette avait repris son voyage.

— Myriam, dit quelque chose, s’impatiente Selim.

— Tu es mon époux, à toi de décider.

Le tisserand grimaça. Sa femme avait une façon bien à elle de jouer les dociles qui le mettait toujours mal à l’aise. Son

idée était pourtant excellente. Un peu de vie dans cet atelier, ça ne pourrait pas leur faire de mal. Il n'arrivait pas à se résigner devant le silence que l'âge faisait peser plus lourdement sur cet endroit.

— Exactement, je suis ton époux. J'en parlerai à Tasha dès que possible et nous verrons quels enfants feront de bons apprentis.

La navette filant de plus en plus vite fut la seule réponse qu'il obtint.

Le Dôme.

— Flocon, nous n'attendions plus que vous, fit une voix dans la pénombre. Le dernier arrivé s'installa dans un siège de velours bleu et croisa les jambes d'un air décontracté. Il ne voyait pas les visages de ses vis-à-vis, mais en avait l'habitude, lors de ces réunions un peu spéciales qui l'obligeaient à sortir du lit en pleine nuit. Il regarda sur sa gauche quand un froissement de vêtements attira son attention. Il ne distingua qu'une main nerveuse s'agitant dans l'air au rythme saccadé des paroles de l'intervenant.

— Nous avons eu un nouvel incident sur le Projet Ganymède. La deuxième génération de clones n'est pas stable.

— Combien de survivants, Neige ? demanda la première voix en se tournant vers une troisième ombre.

— Deux. Nous avons déjà transféré sur la station le sujet le plus prometteur. L'opération aura lieu sur place.

— J'espère que les travaux de connexion du vaisseau sont terminés, commenta le dernier arrivé. Général Hiver, pouvez-vous garantir les échéances ?

— Elles seront tenues, Flocon, assura leur chef. Néanmoins, il faudra limiter les échecs de génésie. Chaque GeM qui meurt nous coûte très cher. Blizzard, je vous ai fait venir ici pour une autre raison. Votre espion, dans l'EDo occidental. Il ne nous donne pas entière satisfaction.

L'interpellé, mal à l'aise, s'agita sur son siège.

— Je ne pouvais recruter personne d'autres, vu les délais impartis.

— Il aurait dû localiser la cible beaucoup plus tôt, objecta Neige. En tant que chef de la sécurité, vous avez pourtant accès à un large panel d'individus capables de mener cette mission à bien.

— Il fait partie des meilleurs, jura Blizzard.

— Ce qu'il nous a indiqué jusqu'à maintenant, nous le savions déjà. Nous lui demandons de nous fournir des données précises sur la communauté. Je ne saurais maintenir les *Crabes* en alerte plus d'une semaine sans que cela se remarque, s'impatienta Général Hiver.

— Le remplacer à ce stade serait une grave erreur. Cela éveillerait les soupçons et nous verrions la communauté se fermer à toute intrusion, objecta Blizzard.

— Impossible, le coupa Flocon. Cette communauté a besoin des autres pour prospérer. Elle a noué de nombreux liens avec ses voisines, l'autarcie lui serait fatale. Nous ne le souhaitons pas non plus. J'ai mis du temps pour être convaincu, mais vous aviez raison, Neige. La patience a porté ses fruits.

— Alors pourquoi aujourd'hui me presser de la sorte ? s'exclama Blizzard. J'ai été très clair : l'espion ne doit prendre aucun risque. Les choses se sont compliquées depuis que le Mercenaire nous a contactés. C'est un individu très susceptible et s'il apprend que nous chassons sur son terrain, nul doute qu'il ne fera qu'une bouchée de notre espion. Sans parler des représailles. Les conséquences seraient très dommageables.

— Soit, l'interrompit le Général Hiver. J'ai une autre solution. Une aide... intérieure. Je vais la mettre en concurrence avec votre espion. Ça les forcera tous les deux à se montrer brillants, s'ils ne veulent pas être éjectés. Maintenant que le Projet Ganymède est bien avancé, je pense

qu'il faut se montrer un peu plus actifs concernant cette communauté. Un autre incident comme l'inondation qui a frappé cette zone il y a quelques jours ruinerait tous nos espoirs.

Blizzard se leva, tout en demeurant dans la pénombre, ce qui donna le signal de départ. Comme il allait les imiter, Flocon vit Général Hiver lui demander de rester d'un geste de la main.

— Cette aide, c'est vous qui allez me la fournir. Le Docteur Lénard travaille dans vos services. Vous la convoquerez et lui expliquerez ce que nous attendons d'elle. Je vous donne carte blanche pour la convaincre et surtout vous assurer de sa loyauté.

— Ça ne sera pas facile. Elle a du caractère, et pas du bon.

— Sans doute, mais elle se retrouve dans une situation délicate depuis une dizaine d'années et veut s'en sortir. Faites-lui miroiter une promotion. Mais surveillez-la bien. Ce que nous lui proposerons risque de la conduire sur la même voie que sa mère. Ce serait très gênant.

Comme Flocon allait partir, Général Hiver le retint encore :

— Des progrès, sur le *Rainbow* ?

— Non et je vous avoue que votre requête devient de plus en plus embarrassante à gérer. Tant que Blizzard est occupé avec cette histoire et le Projet Ganymède, tout ira bien, mais s'il apprend quoique ce soit sur ce que vous avez demandé, je saute avec vous. D'ailleurs, je ne comprends toujours pas pourquoi vous cherchez à diminuer la résonance des GeMs. Elle nous est très utile pour les localiser et les contrôler.

— Ça les rend aussi vulnérables. Voilà pourquoi nous n'avons pas pu envoyer un espion cloné dans la Zone pour surveiller cette communauté. Il aurait été immédiatement repéré par les autres GeMs. La loyauté d'un Inédit est beaucoup difficile à obtenir. Je maintiendrai la pression sur Blizzard, mais de votre côté, soyez efficace. Je vous sais ambitieux, Flocon. J'ai les moyens de vous faire gravir les

échelons... ou de vous faire tomber dans une oubliette.

Le message était clair. Cette fois-ci, il put s'en aller, tout en se jurant qu'il saurait faire payer au Général les soucis qu'il subissait aujourd'hui. Mais, pour cela, il lui faudrait déjà déterminer les réelles motivations de ce dernier.

Extrait des Carnets du Frère Mineur Adrien.

EDen. Curieux endroit, tenant à la fois du terrier et du nid. Ses ruelles ternes surmontées par de grands toits de lumière m'inspirent des sentiments mitigés. Je n'arrive pas à savoir si je me sens bien, ici. On se méfie toujours de nous, ce que je trouve assez paradoxal, car l'entraide que nous prôtons est pratiquée par les habitants. Je les trouve dignes d'éloge quand ils s'hébergent, se nourrissent entre eux, s'échangent des vêtements et des encouragements. Mais je les blâmerai volontiers pour leur orgueil. C'est le péché que je déteste le plus, avec l'égoïsme. Ces gens ont certainement accompli de grandes choses, mais ils ne peuvent pas se passer d'un soutien moral comme l'Église peut leur en offrir. Nos réseaux fonctionnent toujours, nos projets prennent de l'envergure dans la Zone. Les habitants d'EDen rejettent notre miséricorde, c'est terriblement frustrant. J'aimerais aussi qu'ils me laissent participer à leurs conversations. Dès que je m'approche d'un groupe, celui-ci se désagrège, ses membres trouvent tout à coup des activités urgentes. Frère Wenceslas dit que je ne dois pas me laisser impressionner par leur attitude. Par ma constance, je dois leur imposer le respect et faire en sorte qu'ils acceptent la Parole que je viens leur transmettre.

EDen

Plus facile à dire qu'à faire, se dit Frère Adrien en refermant son carnet. Tout semblait si dur, ici : un accident, une maladie, la vie s'arrêterait en quelques secondes. Sous le Dôme, il avait connu une sécurité que les gens de l'EDO pouvaient à peine concevoir. Il avait cru que c'était trop, désormais, il en connaissait l'autre extrême. Cela mettait sa foi à rude épreuve. Pourquoi Dieu laisse-t-il faire tout cela ?

Le sentiment d'injustice était le pire ennemi de la foi. Comment continuer à croire quand on voyait tant de malheurs autour de soi ?

Frère Adrien remarqua une jeune fille blonde qui l'observait depuis un moment. Contrairement aux autres, elle ne détourna pas les yeux quand leurs regards se croisèrent. Elle avait un visage assez aristocratique, presque hautain. Elle semblait très intriguée par ses carnets. Le moine les rangea dans sa besace. Il n'en transportait qu'une partie, le reste était dans sa cellule, au monastère, mais il aimait revenir sur ses écrits antérieurs afin d'éclairer ce qu'il allait inscrire. Il voulait se montrer précis, par ambition pour tout ce travail qui deviendrait peut-être un jour une œuvre digne des missionnaires qui l'avaient précédé. Frère Adrien sentait toujours les yeux de la jeune fille sur lui. Quand il la regarda de nouveau, elle avait fait quelques pas dans sa direction.

— Qu'est-ce que vous écrivez ? lui lança-t-elle avec insolence. Un peu déconcerté par cette approche directe, le moine hésita.

— Je raconte ce que je vois autour de moi, pour le garder en mémoire.

— Parce que vous trouvez qu'EDen en vaut la peine ? ricana la jeune fille. C'est un trou à rat. Vous usez du papier pour rien.

Voilà qui était singulier. Il ne s'attendait pas à rencontrer quelqu'un d'aussi amer. Elle s'approcha encore et se pencha pour prendre un carnet qu'elle feuilleta sans scrupule. Ses yeux allaient trop vite pour qu'elle en lise le contenu.

— Votre Ordre doit être riche pour vous laisser en gaspiller autant.

— C'est moi qui le fabrique. Je récupère des morceaux de tissus, expliqua Frère Adrien. La jeune fille l'arrêta d'un geste.

— On a un moulin à fouler ici aussi. Pas la peine d'étaler votre savoir.

Elle s'assit à côté de lui et remit le carnet dans la besace.

— Vous nous espionnez, en fait, fit-elle d'un ton de reproche.

— Pas du tout ! s'insurgea le Franciscain.

— Qui va vous lire ?

— Peut-être personne... du moins dans l'immédiat.

— C'est comment, d'être moine ? Ça vous apporte quoi ?

— Nous aidons notre prochain, nous prions pour le salut de tous.

— Fadaises ! le coupa-t-elle en plantant ses yeux dans les siens. C'est vrai aussi que vous couchez jamais avec des femmes ?

— Nous avons effectivement fait vœu d'abstinence.

Elle grimaça, ne comprenant sans doute pas ce mot.

— Ni avec les hommes ? insista-t-elle avant d'éclater de rire devant sa mine ahurie. Mais comment vous faites ?

— Par conviction. L'amour physique nous détournerait de l'amour spirituel.

Elle l'examina comme un animal curieux.

— Ça doit pas être drôle tous les jours. Vous avez jamais essayé ?

— Si, l'étonna-t-il. Je vivais sous le Dôme il n'y a pas si longtemps. J'y ai commencé mon noviciat, mais avant, j'étais comme tous les autres intradés. J'avais une petite amie.

— Quel idiot ! Vous avez quitté le Dôme ? Mais qu'est-ce que vous avez tous à vouloir vous enterrer dans la Zone ?

— Le Dôme, ce n'est pas la vraie vie.

— Croyez-moi, la « vraie vie », elle vaut pas le coup, cracha-t-elle. J'suis coincée ici et je rêve que d'une chose : retourner sous le Dôme. J'arrête pas de tomber sur des cinglés qui l'ont quitté, comme vous. Faut vraiment être dingue pour préférer se geler ou cuire dans cet enfer, risquer de mourir juste en sortant d'ici, patauger dans la boue et la crasse, s'arracher les mains en travaillant la terre, sans parler de ces fringues qui puent et ressemblent à des sacs.

— Vous n'êtes pas si mal lotie, lui fit remarquer le

Franciscain. Elle lorgna sa robe de bure et ricana de nouveau.

— Évidemment. Moi, au moins, je peux choisir la couleur.

D'un geste coquet, elle libéra ses cheveux du nœud qui les retenait.

— Bon, mon Père... Ça fait bizarre d'appeler mon Père quelqu'un d'aussi jeune. Y a pas moyen de vous appeler autrement ? demanda-t-elle avec une moue qui gâta son joli visage.

— Adrien, répondit-il en évitant de la fixer davantage.

— Ah ! c'est déjà mieux. Je dois y aller, ajouta-t-elle en se levant d'un bond. Au fait, moi, c'est Fran. J'te trouve mignon, Adrien, le fit-elle rougir en se penchant vers lui. À plus tard.

— Dis-moi, tu la convertissais ou tu tentais autre chose ? se gaussa une voix derrière lui, quelques instants plus tard. Le moine se retourna et rencontra le regard de Frère Ludovic.

— Je... C'est elle qui m'a abordé, bafouilla son confrère.

— M'étonne pas de ce genre de fille. Vulgaire et imbue de sa personne.

Cette remarque ne plut pas à Frère Adrien.

— Je te trouve bien dur avec elle. Elle souhaitait juste faire la conversation.

— Oui, bien sûr... J'ai tout entendu, ses questions avaient une tournure particulière. Elle te draguait.

Ces mots dans la bouche de Frère Ludovic le firent sursauter.

— Je ne dirai rien à Frère Wenceslas, il pourrait te soumettre à pénitence. Mais je te suggère d'éviter cette conspiratrice. Tout à fait le genre à vouloir se prouver qu'elle peut détourner un moine de sa vocation. On ne doit pas se laisser distraire. Nous sommes ici pour une raison précise.

Ce rappel vexa le Franciscain qui se leva avec raideur et récupéra sa besace.

— Il faudrait savoir, s'insurgea-t-il à mi-voix. Avoir quelques partisans parmi les habitants d'EDen nous serait très utile.

— Nous n'avons pas besoin d'eux. Tu les observes, tu restes neutre. Pour le reste, Frère Wenceslas s'en charge.

Frère Ludovic l'attrapa par le bras quand il passa à sa hauteur. Leurs regards s'affrontèrent un moment, puis Frère Adrien s'éloigna.

Tasha se frotta les yeux. Sa vision se brouillait à force de fixer l'échantillon au microscope. Les bactéries grossies sous ses yeux poursuivaient leur petite vie tranquille, quand elle sentait des spasmes de panique la gagner peu à peu. Elle préféra s'écarter tout à coup plutôt que de contempler davantage ce spectacle. *Combien de chance y avait-il que je tombe sur ce bacille et pas un autre ?* s'insurgea-t-elle contre le sort. *Je m'attendais à un virus, un brave petit virus de la grippe, que j'aurais pu combattre, parce que je sais fabriquer un vaccin. Mais non, pour EDen, traitement de faveur. La légionellose, qui aura le temps de faire des dégâts avant qu'on ne trouve la source de contamination ou qu'on ne fabrique l'antibiotique.* Elle fouilla dans sa mémoire. *Légionellose. Infection pulmonaire. Traitement... Traitement... Il faut d'abord identifier à quel type de bactérie on a affaire. Donc pas de temps à perdre.* Elle aurait dû faire cette culture plus tôt, ne pas autant se reposer sur son savoir. Elle s'était montrée beaucoup trop sûre d'elle. *D'où peut-elle venir ? Avec la flotte qui nous est tombée dessus, de n'importe où : du bras mort de la Seine qui s'est déversé sur la communauté, de l'eau stagnante sur les toits qui s'est évaporée ces derniers jours en passant par un conduit quelconque, des vieux puits d'aération des immeubles où de l'eau a pu croupir sans qu'on s'en rende compte. Va-t-on avoir assez de masques pour inspecter ces endroits en détail ? J'aurais dû en recommander plus tôt...*

— Tasha ?

La doctoresse se retourna. Gabriel se tenait à l'entrée du labo. Une vague de soulagement indescriptible l'envahit.

— Tu es libre ?

Elle en aurait presque pleuré. Cela n'échappa pas au GeM.

— Pas vraiment... Je vous expliquerai plus tard. J'ai vu les malades au dispensaire. Simon ne va pas bien du tout. Ruben est arrivé en toussant. Je suis donc venu vous chercher. De quelle maladie s'agit-il ?

— Légionellose, lâcha-t-elle dans un souffle. Gabriel, j'ai besoin de toi. On va devoir faire des tests, détecter la source de contamination et fabriquer l'antibiotique. Je n'y arriverai pas toute seule.

Le GeM vint s'agenouiller devant son fauteuil et lui prit la main.

— Ne vous en faites pas, je ne vous abandonnerai pas.

Tasha prit une profonde inspiration pour refouler ses larmes, surprise de se laisser autant émouvoir par la fidélité du clone.

Voilà à quoi a mené ma quête d'innocence, songea Gabriel consterné par l'état de fatigue et de nervosité de la femme médecin. Je me laisse prendre au piège par Géryon, je ne suis pas aux côtés de Tasha quand elle a besoin de moi. Comment ai-je pu me montrer aussi stupide ? Mes problèmes personnels ne doivent jamais prendre le pas sur la sécurité d'EDen. JAMAIS !

Il ne quitta pas le labo avant la fin de l'après-midi. En revanche, Tasha s'absenta plusieurs fois pour aller au dispensaire. Elle ramenait à chaque fois des prélèvements que le GeM mettait aussitôt en culture. Toutefois, il n'obtiendrait pas de résultats avant trois à cinq jours. L'épidémie aurait le temps de prendre de l'ampleur. Quand il quitta le laboratoire, il décida d'examiner les toits de la communauté. Il savait où se glisser, dans des passages souvent hors d'atteinte pour des Inédits. Cela lui fit du bien de pouvoir ainsi parcourir son domaine, il y aurait même pris plaisir si la situation n'était pas si alarmante et si ses côtes ne

lui faisaient pas si mal.

Il ne trouva rien, ce soir-là, mais il n'avait pas pu aller partout et devrait attendre d'être guéri pour les exercices plus périlleux. Il préféra retourner au dispensaire, en espérant ne pas y trouver plus de malades. Heureusement, la bactérie ne se transmettait pas d'homme à homme. Inutile donc de déployer une quarantaine. Gabriel examina le *Havre* de la cave au grenier, afin d'écarter toute possibilité que l'infection puisse y prendre sa source. Il alla ensuite chercher des bandages au dispensaire et comme il s'asseyait lourdement sur une marche, il sentit une douce sensation l'envahir.

C'était la résonance de Gaïl. Depuis qu'il avait approché le *Havre*, elle coulait en lui comme une caresse, apaisant la brûlure de ses côtes, sa fatigue, son découragement. Gaïl... Il ferma les yeux. *Je n'ai même pas pensé à elle de toute la journée. Elle a dû s'inquiéter en découvrant la cage vide. Pourquoi ne m'a-t-elle pas cherché ? Elle est là-haut avec les enfants, mais elle ne dort pas. Non, elle se rapproche.* De fait, il entendit l'escalier craquer, puis le plancher du premier palier. Ramassant ses bandes en toute hâte, il se releva et monta pour la rejoindre. Elle l'attendait devant la porte de la classe. Son expression se rembrunit quand elle nota la manière dont il se tenait le flanc.

— Sale journée ? s'enquit-elle dans un murmure. Il hocha la tête. *Mais si tu glisses tes bras autour de moi, si tu me sers contre toi, tout s'effacera.* Son audace l'effraya. Il se raidit quand elle posa sa main sur son épaule.

— Je peux t'aider ? lui demanda-t-elle en désignant les bandages. Il hocha la tête. Il se sentait si las. Elle le guida jusqu'à un banc et le fit s'asseoir. Mais quand elle voulut l'aider pour ôter son chandail, il protesta. Elle le fit taire en lui rappelant qu'elle l'avait déjà vu torse nu. Oh ! il n'avait pas oublié, ce jour-là, dans la serre. Elle était un peu maladroite, mais pleine de bonne volonté. Et surtout, elle ne craignait pas de le toucher. Elle caressa ses côtes et l'interrogea du regard.

Il secoua la tête, car il ne souhaitait pas en parler, pas maintenant. Elle comprit et commença à dérouler les nouveaux bandages.

— Tu dois serrer bien fort, l'avertit-il. Elle opina, avant de se mettre à genoux.

Pour passer la bande dans son dos, elle s'appuyait contre son torse. Il leva la tête, mais son menton caressait ses cheveux et ses narines se dilataient en captant son parfum. Il luttait contre une envie folle de refermer ses bras sur elle. D'ailleurs, cela finit par arriver, au moment où elle termina le dernier tour. Il la sentit qui s'éloignait et ce fut insupportable. Alors il la retint en l'étreignant de toutes ses forces. Elle resta parfaitement immobile.

— Je dois y retourner... au labo. Où vas-tu dormir ? l'interrogea-t-il en se souvenant de leur conversation du matin ; elle haussa les épaules. Va à la serre, je n'y retournerai pas tout de suite.

Il la dévorait des yeux sans pouvoir bouger. Ce fut elle qui rompit le contact.

— Peut-être... à plus tard, dit-elle avant de quitter la salle de classe. Gabriel suivit sa résonance jusqu'à ce qu'il ne puisse plus la capter.

Tu le fais tourner en bourrique et c'est parfait. La voix de Géryon l'avait poursuivie jusqu'à la serre. Gaïl tenta de la chasser de toutes ses forces. Elle ne dut son salut qu'au chuchotement des arbres. Il régnait une telle paix, en ce lieu. Elle se laissa aller contre le tronc du séquoia. Ses racines l'accueillirent pour la protéger du Mal.

Si tu ne l'accapara pas autant, il aurait deviné mes manœuvres. Tout était de sa faute. Géryon avait raison. Elle jouait les geishas, elle profitait de Gabriel. Il ne se rendait pas compte, quand elle faisait exprès de le toucher, quand elle se frottait contre lui comme une putain, quand elle lui volait des caresses, parce qu'elle n'oserait jamais les lui demander. *Je*

suis comme ces accrocs au Rainbow. Il me fallait ma dose. Je ne l'ai pas vu de toute la journée, alors je l'ai provoqué. Lui a dû croire que j'avais besoin d'un peu de réconfort. Mais c'est plus que ça. C'est beaucoup plus que ça. Des larmes lui brûlaient les yeux. Je mendie la moindre seconde avec lui et je le mets en danger. Il s'occupe de moi et joue ainsi le jeu de Géryon. Elle aurait dû tout lui dire, mais avait manqué de courage. Jamais elle ne s'était autant souciee de l'opinion qu'on pouvait avoir d'elle. Elle attendait de la considération de la part d'un GeM. En y pensant, c'était absurde. Selon le système de valeurs du Dôme, en tous cas, et même de l'EDo. Une clone voulait l'estime d'un autre clone. Je suis détraquée. Quelque chose cloche dans ma tête. Je veux. Elle répéta ces deux mots à voix haute. Un GeM ne pouvait rien désirer. Il se contentait d'exister. Sans besoin. Sans attente. Sans ce concept bizarre qu'on appelait l'espérance. C'était s'imaginer trop loin, se projeter, s'estimer. Avoir des ambitions et des regrets. Perplexe, la jeune femme se releva. Ça faisait bizarre de songer à toutes ces choses, tous ces mots qui n'avaient pour elle qu'une signification théorique. Rien de pratique, rien sur l'estomac qui se nouait dans l'attente, les mains qui devenaient moites, le cœur qui s'emballait quand elle était avec Gabriel. Ses jambes qui flageolaient quand ils se touchaient. *Je ne suis pas normale. Les GeMs ne peuvent pas ressentir toutes ces émotions.*

Gaïl... Est-ce que les GeMs peuvent aimer ? lui avait une fois demandé Élise. Aimer. Assurément le plus déroutant des mots qu'on lui ait appris. Aimer pour elle renvoyait au plaisir que devaient ressentir les Inédits en sa présence. On devait leur faire plaisir, ils aimaient ça. Mais tout ce qu'elle avait reçu des intradés, c'était de la haine. La haine, ça, elle connaissait. Le sentiment le plus fort qu'elle ait jamais éprouvé... jusqu'à maintenant. Haïr. Détruire celui qui lui faisait mal. Haïr faisait du bien, ça transformait la douleur, la rendait plus supportable. Aimer n'avait aucun sens. Mais si

c'était le contraire de haïr, ça devait être merveilleux et déroutant. Elle leva les yeux vers la cabane et résolut d'y grimper. Dans les livres de Gabriel, elle trouverait une réponse à ses questions.

Le Dôme

À toi sont attachés tous les fils de ma vie,
De toi dépend mon souffle et mon reste de vie.
Mon ami, par tes yeux qui frapperaient l'aveugle,
Par la clarté qui naît de tes sourcils brillants,
Si ton regard est noir, c'est l'hiver dans mon
coeur,
Mais si tu me souris, fleurit le doux printemps. {1}

Le Docteur Sonia Lénard savait que son patron adorait collectionner les objets rares, comme les éditions sur papier qui n'avaient plus aucun sens aujourd'hui. Dans son bureau se trouvait une vieille anthologie sous verre, ouverte ce jour-là sur le poème d'un obscur auteur grec. À part lui occuper l'esprit quelques secondes, le temps de parcourir ces lignes, elle n'en voyait pas l'intérêt. Impressionner les visiteurs ? Ils pouvaient l'être tout autant par la vue qui donnait sur Notre-Dame, un chef-d'œuvre autrement plus connu. Elle tapa impatiemment du pied sur la moquette moelleuse qui étouffait le bruit de son impatience. Elle attendait là depuis presque dix minutes. Elle détestait perdre son temps. Elle avait bien trop de choses à faire au laboratoire. Elle espérait que ses dernières découvertes lui permettraient de retrouver son ancien poste. Travailler sur les plantes ne l'intéressait guère, elle préférait l'animal. Seulement, depuis dix ans, elle stagnait dans une succursale de ProsPectiVe sans aucun intérêt. Dix ans depuis qu'elle avait failli mourir. Cette année-là s'était transformé en vrai cauchemar. Elle avait tout perdu et ce purgatoire devait à présent cesser.

Jonathan Leblanc entra dans son bureau en dictant à son stylophone des instructions pour une prochaine réunion. Il ne

s'interrompt qu'une fois assis derrière son imposant bureau en simili chêne. Puis il salua le Dr. Lénard d'un bref signe de tête avant de lui proposer de s'asseoir dans un des deux confortables volitaires rouges qui lui faisaient face.

— Merci d'être venue aussi vite, commença son patron de manière factuelle. J'ai quelques questions à vous poser concernant votre mère.

Sonia se raidit. Son beau visage italien, hérité de son père, blêmit, ses lèvres incarnat ne devinrent qu'un mince trait sanguin. Ses yeux gris lancèrent des éclairs.

— Nous savons où elle se trouve, lui annonça Leblanc tout de go. Cela suffit à piquer l'intérêt de la jeune scientifique.

— Je la croyais morte, lâcha-t-elle d'une voix contenue.

— Vous la sous-estimez... contrairement à nous. Nous nous doutions qu'elle réapparaîtrait un jour. Si elle s'était exodée pour mourir, pourquoi emporter autant de matériel de terraformage avec elle ?

— Je me demande comment elle a réussi ce tour de passe-passe, confia le Dr. Lénard sur un ton agressif.

— Des complicités internes, probablement. Les réseaux d'exodation sont une plaie très étendue. Seulement, cette fois-ci, ils auront fait notre bonheur. Votre mère est donc vivante et... prospère.

— Qu'attendez-vous de moi ? attaqua Sonia qui sentait venir le piège.

— Votre mère est à la tête d'une communauté de l'EDo oriental. Communauté principalement agricole, qui commence à peser d'une influence certaine sur ce secteur. Voilà pourquoi nous y avons envoyé un espion. Il est chargé de nous faire un bilan des avancées de votre mère obtenues grâce à son... larcin. Pour le moment, ses rapports ne nous ont rien révélé de probant. Il a juste observé quelques jardins consacrés à la culture maraîchère, rien d'extraordinaire, vu le potentiel que renfermait le matériel volé par le Docteur Hélénius.

Natasha Hélénius. Son ombre continuait de peser sur sa

filles après toutes ses années. Elle se manifestait partout où Sonia se faisait remarquer, comme pour tirer à elle une gloire qu'elle recevait pourtant en pagaille. Du moins jusqu'à l'accident. La mère et la fille avaient perdu leur renommée au même moment...

— Nous voudrions découvrir où votre mère pourrait cacher le fruit de ses découvertes, la fit revenir à la réalité la voix tendue de son patron. Leblanc n'était qu'un sous-fifre, elle savait très bien qui le « nous » désignait.

— Comment pourrais-je le savoir ? objecta Sonia, l'air pincé.

— Vous connaissez son mode de pensée. Vous avez hérité de sa brillante intelligence, minauda son supérieur.

— Je ne l'ai pas vue depuis dix ans et même avant ça, nous n'étions pas très proches. Elle n'approuvait pas ma nomination à la branche militaire de PPV.

— Un petit effort de coopération pourrait être payant, lui suggéra Leblanc sur un ton qui ne plut guère à la jeune femme.

— Croyez bien que si j'avais la moindre information, vous n'auriez pas à me forcer à vous le dire. Mais je ne sais rien ! s'énerma le Dr. Lénard. Son patron se leva de son fauteuil de cuir noir et fit le tour du bureau pour venir s'asseoir dans le deuxième voltaire. Il prit la main de Sonia dans la sienne, qu'il avait moite et molle, avant de lui confier.

— Ce qui nous paraît pour le moins surprenant, c'est que votre mère abrite dans sa communauté un clone issu d'une de vos expériences, cher docteur.

Sidérée, la jeune femme s'exclama :

— De quoi voulez-vous parler ?

— De votre chimère, votre super guerrier mi-homme, mi-tigre. Vous n'avez pas pu oublier, susurra Leblanc.

— Un G807 ?

— Celui qui vous a valu votre disgrâce, opina son supérieur. Sonia hoqueta. Une vague de terreur l'envahit, elle

demeura un moment sans pouvoir parler.

— Vous savez, certains continuent de croire que vous n’avez pas dit toute la vérité dans votre déposition. Cela freine considérablement votre réintégration.

— Je n’ai pas menti sur les conditions de sa fuite, articula-t-elle avec soin. En quoi aurais-je pu aider ce monstre ?

— Peut-il assister votre mère d’une quelconque façon ?

— Vous plaisantez ? laissa-t-elle éclater son mépris. C’est une bête !

— Votre mère a mis en application ses théories. Elle était partie pour boiser Mars. Son accident l’a peut-être détournée de son objectif premier, mais pas de ses convictions. Dans un fauteuil, je la vois mal cultiver des arbres. Votre chimère pourrait être ses jambes.

— Encore faudrait-il que ma mère puisse le contrôler. Rassurez-moi, tout ceci n’est qu’une plaisanterie ! s’indigna-t-elle, le visage enflammé par la colère. Vous m’annoncez que ma mère est vivante, qu’elle a fondé une communauté et qu’elle... coopère avec le GeM qui a failli m’assassiner ! Si vous voulez mon aide, donnez-moi une arme que j’aille achever ce monstre.

— Tout doux, cher docteur, ce n’est pas dans nos intérêts. Nous aurions pu raser cette communauté depuis longtemps, mais d’autres forces sont en présence et en ce qui nous concerne, le Dr. Hélénus travaille toujours pour nous. Le gros avantage, c’est que nous n’avons plus à lui verser de salaire. Elle peut nous fournir les moyens de reboiser la Terre ! Quel formidable coup de publicité pour PPV ! Les répercussions seraient quasi illimitées. Nous ne vous laisserons donc pas toucher un seul cheveu de votre mère... ou de ce clone, avant que nous ne l’ayons décidé. Me suis-je bien fait comprendre ? l’avertit Leblanc. Comme elle retombait au fond de son fauteuil, il lui adressa un sourire mielleux.

— Nous allons vous fournir des plans d’EDen...

— EDen ? l’interrompit Sonia.

— C'est le nom que votre mère a donné à cet... endroit. Ça va plus vite à dire, d'ailleurs, répliqua son patron avec un vague geste de la main. Vous étudierez ces plans avec attention et vous nous indiquerez où chercher. Il serait profitable pour vous que vous trouviez avant notre espion, si vous voyez ce que je veux dire. Si les plantes vous ennuiant, croyez bien que nous avons d'autres domaines moins réjouissants où vous faire travailler.

Rien à redire, il savait faire claquer une menace. Sonia considéra cela comme une invitation à quitter la pièce. Elle se leva, écouta vaguement les politesses du sieur Leblanc et sortit comme une zombie.

Non, dix ans de purgatoire, ce n'était pas suffisant, la preuve : elle venait d'entrer en enfer.

EDen

Frère Wenceslas fit boire l'infirmière qui le remercia d'un hochement de tête. La pauvre Sylviane avait une mine affreuse et un regard vitreux. Elle toussa longuement et lutta ensuite pour reprendre sa respiration, en grimaçant de douleur. Le moine lui essuya le visage avec un linge humide, avant de la laisser se rallonger. Il se rendit ensuite au chevet de Ruben. Le solide horticulteur tremblait de fièvre et gémissait dans son sommeil. D'un geste doux, le Franciscain posa sa main sur ses cheveux trempés, ce qui eut le don de calmer pour un temps ses délires. Il vérifia ensuite la perfusion, car Ruben souffrait d'une déshydratation beaucoup plus sévère que les autres patients. Son cas s'était aggravé très rapidement. Frère Wenceslas s'assit près de son lit et commença à réciter un *Notre Père* à mi-voix. Quelques malades encore conscients tournèrent la tête vers lui, mais il ne leur prêta pas attention. Sa concentration alimentait tout entière sa ferveur. Il pria en serrant si fort les paupières que des étoiles commencèrent à danser devant ses yeux.

C'était le petit matin. Il avait passé la nuit à veiller. Étant données les circonstances exceptionnelles, il s'était dispensé, lui et ses frères, des matines et des autres messes, en attendant que l'épidémie soit vaincue. Déjà sept malades en deux jours. Tasha lui avait expliqué de quoi il s'agissait, obtenant aussi son soutien pour que le secret soit gardé. Inutile de paniquer les habitants, tant qu'on n'était pas en mesure de trouver un remède et surtout la source de contamination. La doctoresse avait parlé d'une précaution à prendre pour éviter des problèmes d'hygiène. Ses ouailles n'avaient pas discuté davantage et les équipes avaient commencé à travailler dans les secteurs qu'elle avait définis. De la même manière, personne n'avait paru surpris de voir

Gabriel à ses côtés. Les traqueurs avaient pu se lasser, après tout. Mais le clone avait pris soin de leur expliquer ce qui lui était arrivé. Au seul nom de Géryon, la peur et la colère avaient allumé des lueurs inquiétantes dans les yeux des habitants. Comme s'ils n'avaient pas assez d'ennuis comme ça ! s'était exclamé François. Gabriel avait demandé à tous d'être prudents et de lui signaler tout fait anormal. Cela incluait aussi ce qu'ils pourraient trouver durant leurs inspections. La tournure était habile, le Franciscain devait le reconnaître. Il donnait un visage à la menace qui pesait sur EDen, mais masquait ainsi des faits plus graves. L'intelligence de ce clone était décidément dérangeante.

— Mon Père ?

Une main se posa sur son épaule, il sentit un fument lui caresser les narines. Frère Wenceslas ouvrit les yeux et se redressa, pendant que le jeune moine déposait sur ses genoux de quoi se sustenter.

— Je peux prendre le relais, proposa le Franciscain.

— Inutile, réagit le moine.

— Rassurez-moi... vous ne doutez pas de notre mission, lui souffla à l'oreille Frère Ludovic. Son supérieur lui lança un regard aigu.

— Ce n'est ni le lieu, ni l'endroit pour en discuter, chuchota Frère Wenceslas. Son confrère tiqua et se redressa avec raideur.

— Ce n'est ni le lieu, ni l'endroit de remettre les décisions de l'Ordre en question, protesta le jeune moine qui déglutit avec peine devant l'expression de son aîné. Il préféra battre en retraite. Frère Wenceslas soupira. L'Ordre suivait des desseins qui lui restaient parfois inconnus et ça lui déplaisait. S'il avait choisi une congrégation de mendiants, ce n'était pas pour se retrouver muselé par des considérations politiques. *Que dois-je faire ? Me lever et proclamer que cet endroit appartient aux Franciscains ?* Il regarda autour de lui. Aucun doute, ça ferait une grande impression à son auditoire !

Qu'attend l'Ordre d'une telle communauté, que se cache-t-il derrière cette mission qui me semble de plus en plus ridicule ? Le jour de sa convocation auprès du ministre de sa fraternité, le ton était resté plutôt détendu, même lorsque Frère Siméon avait fait quelques remarques sur les prêches de son confrère. Par un jeu habile, le ministre avait fini par parler d'EDen. Le sujet épineux faisait toujours réagir Frère Wenceslas de façon sanguine. Or, pour une fois, Frère Siméon ne lui avait fait aucune leçon sur ses propos, mais l'avait encouragé à développer ses griefs. Le moine... ne s'était pas fait prier. Les GeMs, l'attitude de Tasha, le comportement des habitants, tout avait été exploré, jusqu'à ce que son supérieur lui demande comment ces problèmes pourraient être résolus. Tête baissée, Frère Wenceslas avait foncé dans le piège où il se trouvait aujourd'hui. *Me donnera-t-on mes trente deniers, quand j'aurais accompli ma mission ?* se fustigea-t-il. *Cette communauté vit très bien sans nous et cette épidémie le prouve. Si nous nous targuons de diriger ces âmes, nous risquons au contraire de les perdre. Nous ne devons pas récupérer EDen. Nous devons la comprendre.* Mais l'Ordre s'intéressait aux richesses de la communauté, ses cultures et ses savoirs, pas aux individus. *Il faut pourtant chasser les golems, les expédier auprès de leurs semblables.* À une exception près : Gabriel. Frère Siméon avait été clair sur ce point. Entre autres, Frère Wenceslas devait surveiller ce clone et décider de son utilité. Le compromis qui se cachait là-dessous ne lui plaisait pas. *On veut voler le jardin, mais y laisser le jardinier.*

Il avait terminé sa collation sans même s'en apercevoir. Comme il se levait pour se débarrasser du plateau, il remarqua Tasha qui venait d'entrer dans le dispensaire. Elle était très pâle.

Gabriel se tenait immobile sur le pas de la porte, intrigué par le spectacle qu'il contemplait. Allongée au milieu de livres

ouverts, Gaïl dormait. À même le sol. Une main sur la couverture verte d'un recueil de Lamartine. La bouche entrouverte. Il n'osait pas bouger, mais savait que la résonance ne tarderait pas à la réveiller. Il s'approcha donc et se pencha pour cueillir l'étrange fruit que la nuit avait déposé dans sa cabane. Gaïl soupira comme une petite fille troublée dans son sommeil. Gabriel la déposa sur son lit, avant de commencer à ranger les volumes répandus. Il referma chaque ouvrage sur des poèmes d'amour. Perplexe, il finit par s'installer dans son fauteuil gris. La jeune femme dormait toujours. Lui se sentait trop nerveux pour fermer l'œil. Et le petit matin arrivait. Il se glissait déjà entre les planches de son refuge en portant les murmures de ce nouveau jour. Guère de promesses, pourtant. Le GeM entendait toujours les battements de sa propre inquiétude. *Pas certain de trouver un remède à temps*, soupira-t-il de lassitude et de frustration. Il se laissa aller en arrière et ferma les yeux, pour les reposer un instant. Ça faisait du bien aussi de sentir la paix de la serre l'envahir peu à peu. L'endroit lui avait tant manqué.

Quand il ouvrit les yeux, Gaïl, appuyée sur un coude, le regardait. Elle ne détourna pas les yeux, elle ne rougit pas, non plus, comme elle le faisait très souvent, mais continua de le détailler, comme si elle le voyait pour la première fois.

— Quelque chose ne va pas ? lui demanda-t-il devant son air sérieux. Elle secoua la tête, comme sortant d'un rêve et, cette fois-ci, devint écarlate. Elle avait un air adorable avec ses yeux encore embrumés de fatigue et ses cheveux en bataille. Elle glissa au bas du lit et s'agenouilla devant lui, posant ses mains sur les genoux du GeM qui retint sa respiration. La jeune femme lui adressa un regard interrogateur. Il remarqua pour la première fois les éclats dorés qui pailletaient ses yeux et sans se rendre compte, se pencha vers elle. Saisie d'un brusque élan, elle vint se blottir contre lui. Quand cela avait-il commencé ? Quand était-il devenu incapable de se passer de ses étreintes ? Un jour,

dans l'EDo, il avait trouvé un oiseau, improbable rescapé probablement enfui du Dôme. Il l'avait tenu au creux de ses paumes et l'avait senti palpiter, conscient de la fragilité de ce petit être. Il éprouvait la même sensation à cet instant. Il savait qu'il pouvait broyer Gaïl, sans pouvoir s'empêcher de refermer ses bras sur elle, d'apprécier ses courbes contre lui en la serrant un peu plus. Il sentit les doigts de la jeune femme jouer sur sa nuque, puis descendre le long de son dos. Elle déposa un baiser sur sa poitrine, juste au-dessus du col de son chandail. Avec un grognement, Gabriel la souleva sur ses genoux et enfouit son visage contre le cou de la jeune clone. Il sentit la jugulaire palpiter sous ses lèvres. La sensation se propagea dans tout son corps, jusqu'à son bas ventre. Il la pressa contre lui, pour qu'elle ne puisse ignorer son désir. Elle n'en fut pas effrayée et se laissa faire, même quand il glissa sa patte entre ses cuisses. Ses canines coururent le long de sa veine offerte. Il perdit tout contrôle au contact de cette peau tendre et sentit bientôt le sang couler dans sa gorge comme une brûlure indescriptible... Un cri de terreur résonna à son oreille.

Le Dôme.

Sonia se réveilla en sursaut, griffant l'air pour se défendre contre son assaillant invisible. Quelques secondes encore, elle vit l'éclat d'un regard bleu, un regard de fauve qui la poignardait. Elle captait la force de son agresseur qui la dominait et lui imposait son désir, le sang qui gouttait de ses blessures et inondait sa bouche. D'un bond, elle se mit debout et chercha son kimono à tâtons. Son cœur affolé battait si fort qu'il lui donnait le vertige. Elle se laissa tomber dans le siège en rotin, près de son lit, et prit son visage entre ses mains. Les tremblements de peur se transformèrent en frissons de colère. Dix ans après, ce rêve lui pourrissait toujours la vie. Elle se voyait mourir de mille façons des pattes de ce monstre et sentait encore le contact de ses crocs

sur sa gorge.

Un soupir la fit revenir à la réalité. Dans la pénombre, elle distingua deux formes allongées sur son lit. Un clone et un Inédit. Sa trouvaille de la soirée. Elle avait loué les services d'un GeM et dégotté l'intradé dans une boîte de nuit. Ils l'avaient beaucoup divertie, surtout que le clone n'avait jamais fait ça avec un homme. L'Inédit, en revanche, était un touche-à-tout. Julius. Il avait très vite compris les attentes de Sonia. Si elle refusait qu'un homme la touche, elle avait cependant des appétits sexuels qu'il lui fallait satisfaire et cette méthode en valait une autre. Son corps rassasié lui ficherait la paix pour qu'elle puisse enfin travailler tranquille. D'ailleurs une idée lui vint qu'elle voulut vérifier tout de suite. Abandonnant les deux « amants », elle passa dans la pièce voisine et s'installa devant sa table de travail sur laquelle elle visualisa les plans et vues satellites que PPV lui avait fournis. Du bout des doigts, elle fit défiler plusieurs documents à différentes échelles. EDen ne ressemblait à rien. Des toits, des ruines, des panneaux, imbroglio sans aucun sens où elle ne parvenait à identifier au premier coup d'œil que la citerne, tout à fait au sud. D'après les notes qu'on lui avait fournies, elle abritait les jardins de la communauté. En dehors de ça, une vue infrarouge permettait de distinguer les bâtiments habités et d'estimer la population de ce trou à rats.

— Tu es réveillée, la fit sursauter Julius, complètement nu, un sourire idiot sur les lèvres. Elle le trouva beaucoup moins séduisant que la veille. Un blondinet sans envergure. Il ricana devant son air contrarié.

— Je me doutais que tu étais une garce qui crache son mépris au matin.

— Pourquoi avoir accepté de me suivre ? lui répondit-elle, vexée par l'insulte

— Parce que je me fous de ce que tu penses de moi et que je te savais assez riche pour me garantir une bonne soirée. J'éjecte le jouet ou tu comptes aussi te faire les griffes sur

lui ?

— File ! claqua la voix de Sonia. Julius lui décrocha un sourire charmeur avant de faire demi-tour pour repartir d'une démarche chaloupée. Ces amants d'un soir pouvaient être agaçants. Elle l'entendit entrer dans la salle de bains en sifflotant, puis, un quart d'heure plus tard, quitter l'appartement avec un *Ciao Bella* qui acheva de déconcentrer la jeune femme. Autant s'occuper de l'autre, à présent. Elle retourna dans sa chambre. Dans un fatras d'oreillers et de draps gris, le GeM dormait toujours. Sur le ventre, un bras recroquevillé sous sa tête, l'autre le long du corps. Plutôt bien fichu, comme tous les membres de son engeance. Il ne devait pas être sorti de la MArt depuis longtemps : il ne portait aucune trace de coups... quoique, certains proxénètes pouvaient être soigneux avec leurs clones. Il avait la peau cuivrée et... très douce, constata-t-elle en caressant sa cheville, puis son mollet. Par réflexe, le GeM replia sa jambe. Elle l'attrapa plus fermement et le secoua en ordonnant :

— Sors de mon lit !

Le clone sursauta et se redressa d'un bond. Il était magnifique, peut-être trop éphèbe à son goût, mais néanmoins réussi. Un bref instant, elle ressentit du remord d'avoir laissé cet idiot de Julius le consommer comme une friandise. Elle l'avait loué cher, par ailleurs, l'Inédit aurait pu se montrer plus soigneux. Contrairement à son habitude, elle demanda :

— Ton nom ?

— Ghani, murmura le GeM qui commençait à se rhabiller.

— Tu peux revenir demain soir ?

Il hocha la tête, docile.

EDen

Gabriel se rendit compte qu'il fixait l'éprouvette depuis cinq bonnes minutes, sans rien faire avec. *Ce n'était qu'un rêve,*

remets-toi, se morigéna-t-il. Mais les images, d'une force et d'une netteté incroyables lui sautaient à la figure au moindre moment de distraction. Il sentait encore le goût métallique du sang dans sa bouche, rien d'étonnant à cela, en fait, car il s'était mordu la langue dans son sommeil. Quand Gaïl l'avait réveillé, elle avait eu un mouvement de recul. Cela tenait-il seulement à la vue de ses lèvres ensanglantées ou avait-elle perçu ses violentes émotions ? Il avait balbutié des excuses idiotes, disant qu'il devait retourner au labo, ce qui était vrai. Il avait juste pris le temps de se changer avant de quitter la serre. Gaïl l'avait accompagné, discutant avec lui comme si de rien n'était. En fait, elle avait parlé de tout, sauf de la raison pour laquelle elle avait fouillé dans ses livres. Il ne s'était pas senti le courage de le lui demander, trop tourmenté par sa honte. *Je la veux, comme les autres, les intradés...*

L'éprouvette entre ses doigts se brisa. Le contenu éclaboussa le microscope. Gabriel se maudit copieusement tout en essuyant les dégâts.

— Quelle damnation éternelle êtes-vous en train de concocter ?

Oh ! non, pas lui ! Ce n'est pas le moment. Cette invective silencieuse n'eut malheureusement pas le don de chasser son visiteur.

— Ça sent le soufre, huma Frère Wenceslas, les mains dans le dos et l'air jubilatoire. Je n'en attendais pas moins de votre cuisine infernale.

— Ce que vous sentez n'est qu'une expérience que je viens de rater, répliqua sèchement le GeM. Quelle autre raison que vos imprécations vous a conduit jusqu'ici ? s'enquit Gabriel en évacuant ce qui restait de la catastrophe.

— Tasha est tombée malade.

— Quoi ? rugit le clone en bondissant vers le Franciscain. Celui-ci recula, impressionné par la mine de son vis-à-vis qui l'attrapa par les épaules.

— Elle est arrivée tout à l'heure au dispensaire pour y

prendre des médicaments, mais vu son état, je lui ai interdit de repartir. Elle vous a réclamé, ajouta le moine sur un ton de reproche.

— Je... devais aller me changer, balbutia Gabriel.

— Je me demande à quoi ressemble votre antre, fit Frère Wenceslas en repoussant les mains du GeM qui l'agrippait toujours. Nous allons prendre les choses en main, annonça-t-il ensuite en essayant de lorgner par-dessus l'épaule du clone. Celui-ci sourcilla :

— Nous ?

— Mes Frères et moi. Nous en avons toutes les compétences. Vous, vous avez bien trop à faire ici et les traqueurs ne vous laisseront pas davantage de liberté. Deux de leurs hommes sur le carreau, je doute qu'ils apprécient. Nous nous présentons comme les meilleurs conciliateurs dans cette crise. Occupez-vous de trouver un remède, nous, nous veillons sur les malades.

Gabriel scruta le visage du religieux, avant de lâcher :

— Votre coup d'état ne marchera pas.

— Qui vous dit que c'est mon intention ?

— Vos yeux, *padre*. Quand vous les posez sur EDen, ce sont ceux d'un rapace.

— La belle affaire ! Vous n'en avez jamais vu !

— Si, sous le Dôme, là où j'ai été mis au monde. Je trouverai un remède. Tout le monde guérira et vous partirez d'ici.

— Au moment où je franchirai les portes de cette communauté, l'enfer se déchaînera sur vous. Je suis votre seul rempart face aux traqueurs. Je me suis porté garant pour vous.

Cette nouvelle stupéfia le GeM.

— Si vous les aviez eus sur le dos, votre travail s'en serait ressenti. Ils reviendront sûrement plus nombreux, attendre que je m'en aille avec mes Frères pour terminer le travail. Je doute cette fois-ci qu'ils se soucient d'un jugement.

— Je ne les crains pas.

— Vous laisseriez le champ libre à Géryon ? insinua Frère Wenceslas avec un sourire sournois. Je regrette d'avoir besoin de vous, mais c'est ainsi. S'il vous faut un assistant, je vous propose Frère Adrien. Il a quelques connaissances en chimie qui pourraient vous être utiles. En dehors de ça, je vous demande de respecter ma garantie et de ne quitter la communauté sous aucun prétexte.

Gabriel se retint de justesse de lui répondre et lui tourna le dos pour ne plus se soucier que de ses éprouvettes.

Fran soupira puis maugréa qu'elle n'avait pas mérité ça. Marie-Anne lui avait demandé de plier un incroyable tas de linge appartenant aux enfants, sous prétexte qu'elle était elle-même débordée et ne pouvait s'en occuper. Dans cette communauté, on la traitait comme une bonniche ! Elle triturerait les vêtements dans tous les sens, pour décider comment les plier. Il fallait dire que les fringues d'EDen n'avaient rien à voir avec des modèles de haute couture, c'était pour beaucoup de la récupération, ils avaient bien vécu et elle devait mettre de côté ceux qu'il faudrait ensuite rapiécer.

Une fois cette tâche ingrate terminée, la jeune fille s'autorisa une petite sortie. Elle remarqua les moines qui s'affairaient près du *Havre*.

— Francesca ? l'appela son père qui venait d'arriver sur la grand-place. La jeune fille s'obligea à le rejoindre.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? demanda Théo en désignant les religieux qu'elle observait elle-même de temps en temps.

— Ils mettent leur nez partout. On croirait des cafards, laissa-t-elle éclater sa mauvaise humeur.

— Ils sentent la mort.

Des propos aussi pessimistes chez son père étonnèrent la jeune fille. D'ordinaire, le Sidéro était écœurant de bonne

volonté et de confiance en l'avenir. Il avait pu convaincre sa femme d'abandonner une bonne situation sous le Dôme pour des idéaux surfaits.

— Au fait, pourquoi tu es ici ? réalisa Fran. Son père parut choqué par sa question. Elle faisait exprès de le blesser, mais il le méritait.

— Je m'inquiétais pour ma fille préférée.

— Tu n'as qu'une fille, papa, épargne-moi les clichés. Tu n'essaierais pas plutôt de te décharger d'un sentiment de culpabilité crasseux qui te démange aux entournures ? Gabriel est au labo, si tu le cherches, lâcha-t-elle avant de planter là son géniteur. *Les hommes sont tous pareils. Leur lâcheté est à vomir*, ragea-t-elle intérieurement. Elle s'était toujours sentie en concurrence avec EDen et surtout Gabriel. Gabriel par-ci, Gabriel par-là. Gabriel a fait ci, Gabriel a découvert ça. Insupportable qu'il admire tant cette caricature d'humain.

Dans sa hâte et dans sa colère, elle ne regarda pas où elle allait et heurta un homme qui croisait sa route. En tombant, elle remarqua qu'il lui manquait une main et leva des yeux surpris vers un visage austère et peu amène. Comme elle balbutiait des excuses, un jeune garçon s'approcha et l'aida à se relever. Puis il fila rejoindre son père qui s'éloignait déjà. Il fallut quelques instants à Fran pour se souvenir du Passeur et de son fils survivant. Sans doute à la recherche de Gabriel. On les avait un peu oubliés, ceux-là, mais il était peut-être temps de réparer cette erreur. Fran se précipita à leur poursuite et les rattrapa à l'entrée du *Havre*.

— Vous cherchez Gabriel ? leur demanda-t-elle, le souffle court. L'homme la considéra un moment avant de lui répondre d'un hochement de tête.

— Je sais où il se trouve, venez avec moi, les encouragea-t-elle d'un geste de la main. Le garçonnet regarda la jeune fille, puis son père, avant que celui-ci n'accepte l'invitation.

Fran laissa le Passeur et son fils devant la porte du labo

avant de trouver une cachette, près d'une fenêtre, pour entendre ce qui se dirait.

L'homme hésita avant d'entrer. Son garçon, au contraire, appela le GeM par son nom. Celui-ci se retourna, reconnut l'enfant et lui sourit avant que son regard ne croise celui, implacable, du capitaine du pousseur.

— Vous êtes difficile à trouver pour un innocent, lâcha ce dernier.

— Je ne cherche pas à vous éviter, rétorqua le clone en se levant.

— Avez-vous tué mon fils ? demanda le Passeur. Gabriel prit une profonde inspiration et le fixa droit dans les yeux :

— Non.

Étonnant, pour une fois, Gabriel ne jouait pas les coupables de service. Fran détestait aussi sa manie d'encaisser les coups de la vie sans broncher.

— Je vous ai vu, insista l'homme en s'avancant d'un pas. Votre grand manteau... mon fils qui hurlait. Je n'oublierai jamais.

Son garçon glissa sa petite main dans la sienne.

— Rien n'aurait pu m'empêcher de sauver votre enfant si j'avais été là, assura le GeM avec vigueur.

Sauf que des gaillards de sa stature avec un grand manteau, dans l'EDo, ça ne courait pas les ruines. Une idée désagréable effleura la conscience de la jeune fille qui la repoussa aussitôt. Non, ça n'était pas commun, voilà le problème, car elle connaissait personnellement quelqu'un qui correspondait à cette description. Perplexe, elle préféra s'éloigner. *Il n'aurait pas pu tuer un gamin, quand même*, songea-t-elle avec un frisson en repensant pourtant à la violence dont son amant pouvait faire preuve. Il la frappait, quand elle le décevait. La jeune fille devait expliquer ses bleus à son entourage. L'exercice devenait coutumier. Elle s'en fichait. Bénéficier des faveurs d'un être exceptionnel, ça pouvait bien se payer par quelques désagréments. Il la

récompensait, aussi, avec générosité. Elle cachait quelques-uns de ses cadeaux dans sa chambre, car ils étaient trop précieux pour qu'on ne l'interroge pas sur leur provenance. Ça rendrait sans doute son père dingue de savoir avec qui sa fille couchait. C'était le petit plus de cette relation. Cependant... Fran fouilla dans sa mémoire. Il ne lui disait pas tout mais si une chose aussi grave était arrivée, elle l'aurait senti.

Impossible ! Géryon ne pouvait pas avoir tué cet enfant.

Le Dôme.

Sonia avait mal à la tête. Elle remonta sur ses épaules son long châle perlé. Elle le portait surtout pour masquer ses formes aux regards qui l'entouraient, car il régnait une douceur printanière dans les rues de Paris. Elle longeait les berges de la Seine artificielle, qui avait remplacé le fleuve trop impétueux et s'arrêta même un instant pour regarder les flots cristallins coulant paresseusement sous les feux magnétiques du Dôme. Elle sortait du Louvres où elle avait assisté à un concert donné par une œuvre de charité de ProsPectiVe. La musique lui avait paru très fade, sorte de mixage entre plusieurs influences, censé représenter, selon son compositeur, l'universalité. Sonia ne savait même pas à quoi servirait le prix exorbitant des billets de cette soirée ennuyeuse. Elle avait bénéficié d'une invitation envoyée par Leblanc et avait échangé quelques mots avec lui, lors de l'entracte, sans qu'il l'interroge sur l'avancée de ses recherches. À vrai dire, elle piétinait. Elle sentait que la solution toute proche, sans pouvoir trouver le moindre indice.

Pour rejoindre son appartement, elle flâna entre les immeubles de pierres et de verre qui dessinait le nouveau visage de Paris. Au milieu de bâtiments plus honorables s'était développée une architecture empruntant beaucoup à l'art nouveau, avec de vastes baies, plutôt des vitraux, qui coloraient la ville et lui donnaient un charmant air rétro. Les véhicules avaient abandonné les rues aux piétons et circulaient dans des couloirs aériens. Il suffisait de lever la tête pour voir filer sur les rails sécurisés d'étranges oiseaux de métal silencieux. Parmi eux se déplaçaient souvent des aérostats publicitaires vantant les mérites de telle ou telle marque, souvent produite par une filiale de PPV. Le Consortium était partout. Son logo bleu et rouge frappait l'œil

au détour d'une rue ou au coin d'une vitrine holographique. Sonia le considérait comme autant d'espions la suivant sur son trajet. Elle finit par se sentir mal à l'aise et accéléra le pas.

Ghani l'attendait, assis devant la porte de son appartement. Il se leva avec une hâte maladroite en la voyant sortir de l'ascenseur. La jeune femme s'interrogea une nouvelle fois sur la sagesse de sa décision. Pour une raison qu'elle ne parvenait pas à expliquer, elle pressentait que ce GeM pouvait l'aider à résoudre son problème. Sans échanger la moindre parole, Sonia et le clone entrèrent dans l'appartement éclairé par une douce lumière orangée qui apportait un peu de chaleur aux murs peints en gris. Partout, cette couleur dominait, dans différentes nuances, des tapis aux rideaux, en passant par les fauteuils et les cadres. Cela donnait aux lieux un air clinique et fonctionnel que la jeune femme appréciait. Ghani resta planté, raide, au milieu du séjour. D'un geste agacé, elle lui fit signe de s'asseoir. La petite brise que le recycleur d'air faisait souffler dans la pièce caressa ses épaules dénudées et fit palpiter le tissu léger qui habillait ses bras. Elle défit quelques boutons de son corset et réajusta la dentelle qui masquait ses seins. D'un geste nerveux, elle croisa et décroisa ses jambes : le frottement du satin blanc qui les gainait lui procura un frisson d'excitation. Le clone, lui, demeurait impassible. Elle se leva et s'approcha du GeM. Elle lui prit le menton et examina ses yeux noirs rehaussés de khôl. Il n'était pas maquillé, la dernière fois. Il ressemblait à un prince égyptien. Elle glissa un pied entre les cuisses du jeune éphèbe et posa la main de ce dernier sur les attaches de ses bas satinés. Elle s'obligeait à ne pas trembler, mais depuis toutes ces années, aucun homme n'avait pu la toucher, Inédit comme clone. Ce soir, elle voulait rompre ce blocage ou en deviendrait folle. Ce GeM ou un autre ferait l'affaire, mais quelque chose chez Ghani lui murmurait qu'il saurait comprendre ses craintes. Il se montra d'ailleurs très

doux. Cependant, malgré ses caresses attentionnées, elle finit par le repousser. Il la fixa sans comprendre. Les clientes attendaient toutes la même chose de lui. Pas Sonia. Dépitée, agacée, le souffle court, la jeune femme lui tourna le dos. Elle éprouva une violente envie de le gifler à laquelle elle ne résista pas. Telle une furie, elle se précipita vers lui et le roua de coups. Il ne se débattit pas. À califourchon sur ses genoux, le visage noyé de larmes, elle finit par s'écrouler dans ses bras. Cette nuit-là, dans le laboratoire, la chimère lui avait enlevé une part essentielle d'elle-même qu'elle ne retrouverait pas... pas avant de lui faire face à nouveau. Ghani sentait bon. Elle se blottit contre lui et s'endormit pour quelques heures. Quand elle se réveilla, elle réalisa qu'il l'avait portée dans son lit et dormait à ses côtés. Elle se dressa sur un coude et le considéra un moment avant de se lever pour retourner aux cartes et autres documents de PPV qui devaient lui dévoiler le secret de sa mère... et de sa revanche sur le G807.

EDen.

Léopold brûlait de fièvre. Ses parents jetaient des regards inquiets au clone qui s'occupait de lui. Gabriel avait donné des instructions à sa mère pour qu'elle baigne son corps et le fasse boire régulièrement. Pendant ce temps, il examinait les prélèvements. Pas de doute, c'était la légionellose. Non loin de là, Rémy luttait aussi contre la maladie et Tasha n'était plus en mesure d'aider Gabriel. Il avait demandé à Kaori d'aller lui cueillir de la camomille, pour des infusions, tout en cherchant un remède plus efficace pour réduire la fièvre. Frère Adrien vint le rejoindre et l'interrogea sur ce qu'il avait trouvé.

— Pas grand-chose pour le moment, hélas, regretta Gabriel. Il nous faut un antibiotique et vite. À ce qu'il paraît, vous avez des connaissances en chimie ?

— Oui, je fabriquais des parfums sous le Dôme, confia le

Franciscain. C'est dans ces moments-là que je regrette de ne plus avoir accès au Réseau, poursuivit-il. Quelques recherches suffiraient pour nous mettre sur la voie.

Comme il allait répondre, Gabriel remarqua Élisabeth qui se tenait sur le pas de la porte. La croyant malade, tant elle était pâle, il se précipita vers elle.

— Rémy est ici ? Et Léo aussi ? s'enquit-elle d'une voix tremblante. Le GeM hocha la tête.

— Kaori m'a prévenu. Comment c'est arrivé ?

— Je l'ignore pour le moment.

Il revit l'enfant, près de son père, qui les écoutait discuter de la mort de son cadet et qui, alors que le Passeur s'énervait de plus en plus, avait murmuré d'une toute petite voix qu'il ne se sentait pas bien. Il avait vacillé sur ses jambes et son père avait tout juste eu le temps de le prendre dans ses bras. Paniqué, il s'était tourné vers Gabriel qui lui avait ordonné de conduire son fils au dispensaire. Équipé d'un microscope et des instruments de prélèvement, le clone avait suivi le Passeur, bien décidé à ne pas laisser ce garçon mourir. Il avait une dette envers lui et sa famille.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Il faut aider Kaori à ramasser la camomille. Ensuite, nous ferons une infusion pour calmer la fièvre. Je trouverai un remède, Lise, promis.

Sur ses paroles encourageantes, il la poussa doucement dehors. Inutile qu'elle voit ses camarades alités, Sylviane, Ruben, Simon... Il se rendait compte à quel point la liste s'allongeait. Il revint à Frère Adrien, penché sur le microscope.

— Tasha possède des livres de médecine chez elle. Nous allons passer les prendre. Ils sont anciens, mais la maladie existe depuis longtemps. Pendant ce temps, je vais voir ce que donnent mes cultures.

Le moine approuva d'un signe de la tête et lui emboîta le pas en silence quand il quitta le dispensaire.

Gaïl se sentait mal à l'aise. Elle passait son temps à observer les Franciscains au lieu d'aider les autres à remettre EDen en état. À plusieurs reprises, il lui avait semblé qu'on l'épiait (peut-être Géryon...) Elle était sur une piste. Frère Ludovic l'intriguait et elle se demandait pourquoi il passait autant de temps dans les jardins. Elle avait trouvé une cachette pour espionner ses faits et gestes, au premier niveau de la Citerne. Elle pouvait le suivre pas à pas. Il discuta avec Kaori, quand celle-ci entra dans le lopin de Sylviane et l'aida même à cueillir des plantes. Il était charmant, souriant et serviable, pourtant... Gaïl n'arrivait pas à déterminer ce qu'elle éprouvait en sa présence. Elle l'avait approché plusieurs fois, le matin même, à son retour de la serre, profitant du petit déjeuner pour le servir. Il lui avait aussi demandé de préparer un plateau pour Frère Wenceslas. Tout le temps où il était resté près d'elle, la jeune clone s'était senti sur ses gardes, nerveuse. Elle pouvait tout à fait mettre ça sur le compte de son réveil quelque peu étrange dans la cabane de Gabriel. Celui-ci avait évité de lui répondre et elle s'en trouvait quitte pour des questions sans fin sur ce qu'elle avait bien pu faire de mal. Pour se racheter, elle devait déterminer si oui ou non Frère Ludovic était un espion.

Frère Wenceslas entra à son tour dans les jardins. Il se dirigea droit vers le cimetière et poussa sans hésitation le portail blanc. Il s'agenouilla ensuite devant les premières tombes, les mains jointes et de là où elle était, Gaïl pouvait voir ses lèvres bouger. Intriguée, la GeM abandonna pour un temps son observation et décida d'aller elle aussi au cimetière. Elle cueillit quelques clématites et fit un large détour pour rejoindre le moine sans que son collègue ne se doute de rien. Le religieux ne réagit pas lorsqu'il entendit grincer le portail, ni quand elle passa derrière lui pour s'arrêter devant la tombe de Gwen. Elle déposa les fleurs et se redressa. Elle se demanda ce qui se passerait si elle

agissait comme lui et ferma les yeux en joignant ses mains. L'image de sa sœur s'imposa aussitôt à elle, si froide et si désespérée. Elle la revit parlant avec Gabriel dans ces jardins, si près, trop près, au point que cela avait éveillé de la colère chez Gaïl. Elle avait imaginé Gwen prenant sa place... Elle se sentait encore coupable. Elle entendit Frère Wenceslas se lever et s'approcher. Le hoquet de surprise qui lui échappa força la clone à ouvrir les yeux. Le moine, les yeux étincelants de colère lâcha entre ses mâchoires crispées :

— Qu'est-ce que cette tombe fait ici ?

— C'est celle d'une de mes sœurs de MArt, expliqua Gaïl.

— On n'enterre pas les clones.

Sous le Dôme, les cadavres étaient recyclés d'une façon ou d'une autre, Gaïl préférait ignorer toutes les possibilités auxquelles PPV avait pensé.

— Elle méritait de connaître la paix, dit-elle en reprenant les termes que Gabriel avait utilisés lors de l'inhumation.

— Seules les créatures dotées d'une âme ont droit à une sépulture.

— Nous en avons une, en ce cas, s'insurgea la jeune femme.

— Je mettrai ces propos sur le compte de votre ignorance, claqua la voix du Franciscain. Dieu a créé l'Homme à son image, en soufflant en lui Sa présence divine. En cela, l'Homme se distingue des animaux.

— Les Hommes ont fait les clones à leur image, répéta Gaïl sur le même ton. En quoi est-ce différent ?

— Les Hommes ne sont pas des dieux, siffla Frère Wenceslas dont la virulence déstabilisa la GeM. Ils l'ont oublié et se sont permis de manipuler la Création selon leurs souhaits. Voilà pourquoi la colère divine s'est abattue sur eux. Bien avant les clones, l'Homme bricolait déjà son génome, il a voulu réécrire les pages de la sainte Bible. Dieu l'a averti, mais depuis Noé, Ses créatures sont bien plus perverses et ont refusé de L'écouter.

— En quoi suis-je responsable ? Je n'ai pas demandé à naître. Gwen non plus. Nos vies n'ont été qu'une succession de souffrances et de déceptions. N'avons-nous pas le droit de trouver la paix à la fin ?

Gaïl lutta contre les larmes tant qu'elle ne fut pas sortie de la Citerne. Accaparée par sa douleur, elle ne vit pas s'approcher un homme étrange qui posa sur son épaule une main réconfortante. Son regard si doux apaisa la clone. Qui était cet Inédit ? Il semblait à la fois très jeune et très vieux. Il tendit son autre main et l'ouvrit sur un morceau d'écorce. Par signes, il fit comprendre à Gaïl qu'elle devait le prendre. Une fois qu'elle se fut exécutée, il approuva par de vigoureux hochements de tête, puis il posa sa main sur la poitrine de la jeune femme en un geste qui éveilla un souvenir en elle. Ça ne pouvait pas être une coïncidence.

— Gabriel ? murmura-t-elle et elle fut récompensée par un sourire du mystérieux visiteur. C'est pour lui ? s'enquit-elle en désignant l'écorce et l'homme lui sourit. Pourquoi moi ? s'étonna-t-elle. Il aurait pu confier ce fragment au GeM ou à n'importe qui d'autre, mais elle n'obtint aucune réponse. L'homme disparut comme il était arrivé. C'était trop étrange pour qu'elle ne se hâte pas vers le labo.

Elle trouva le clone en compagnie d'un autre Franciscain, ce qui la fit hésiter à parler. Impossible d'oublier les propos de Géryon. Elle ne savait même pas ce qu'elle tenait dans la main et décida de prendre le risque.

— Quelqu'un m'a donné ça. Il était bizarre et n'a pas prononcé un mot, expliqua-t-elle à Gabriel qui prit le bout d'écorce et l'examina.

— Tu as fait la connaissance de Sol. Il ne parle jamais, mais sait très bien se faire comprendre.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il ne lui répondit pas tout de suite, mais en préleva un petit morceau et le goûta. Il ne lui fallut pas longtemps pour le recracher avec une grimace.

— C'est amer et ça me dit quelque chose. Frère Adrien, regardez dans le livre de botanique juste devant vous. Cherchez à quinquina. Je crois qu'on utilise son écorce pour soigner les fièvres.

— C'est exact, confirma le moine. Comment savez-vous ça ?

— Quand je suis arrivé dans l'EDo, j'étais blessé et ça s'était infecté. La fièvre m'a fait délirer pendant plusieurs jours. Quand j'ai repris connaissance, j'avais ce goût amer dans la bouche, je ne l'oublierai jamais, ni à qui je devais ma guérison. Sol m'a sauvé la vie, cette fois-là.

— Mais il n'y a pas d'arbres, dans la Zone, réagit le Franciscain. Le regard de Gaïl croisa celui de Gabriel.

— Il faudrait faire bouillir de l'eau. Pouvez-vous vous en occuper ? demanda le GeM au religieux. Celui-ci ne se fit pas prier, mais à la façon dont il considéra les deux clones, la jeune femme comprit qu'il n'était pas dupe. Elle remarqua aussi que Gabriel surveillait son départ et ne relâcha pas sa vigilance.

— J'aurais dû me montrer plus prudente, s'excusa la clone. Mais j'ignorais...

— Ne t'en fais pas. J'aurais dû y penser moi-même. On utilise la quinine pour soigner les fièvres, c'est beaucoup plus efficace que la camomille. Mais nous n'avons pas de quinquina sous la serre.

— Alors d'où provient cette écorce ?

— Sol a ses mystères. Mais j'ai ma petite idée. Depuis quelque temps déjà, je soupçonne l'existence d'un endroit, au nord du Dôme. Le quinquina vient d'Amérique du Sud, il doit donc pousser dans un lieu abrité, vaste et suffisamment arrosé. Cela correspondrait assez à la description que j'ai de cet endroit. On l'appelle le Château. C'est une communauté uniquement composée de GeMs. J'ai préféré interrompre mes recherches, par peur de mettre Géryon sur sa trace. Il semble cependant que Sol, lui, sache où elle se trouve.

Il marqua un temps de silence avant de reprendre :

— Je vais réduire une partie de cette écorce en poudre, nous en ferons une tisane. Pour le reste, elle pourrait me servir à fabriquer un antibiotique. Je dois faire des recherches. Mais il y a beaucoup de livres à parcourir.

Il désigna une pile d'ouvrages qui encombraient une partie du labo.

— Je peux t'aider, proposa Gaïl aussitôt. Je peux au moins repérer les termes qui t'intéressent et t'appeler si je ne comprends pas.

— Bonne idée, mais nous risquons d'en avoir pour des heures.

Cela ne découragea pas la jeune femme qui s'installa avec deux énormes volumes sur les genoux.

Frère Adrien revint une demi-heure plus tard. Gabriel coupa l'écorce en deux, en pulvérisa la moitié qu'il dilua dans l'eau que le moine avait fait bouillir.

— Je vais l'apporter au dispensaire, proposa le GeM, après avoir réparti l'infusion dans plusieurs récipients qu'il ferma avec un couvercle. Vos talents de chimiste vont pouvoir nous servir : il faut isoler la molécule qui nous intéresse.

— Je m'en occupe, assura le religieux. Gabriel, avant de partir, alla vers Gaïl et se pencha vers elle.

— Ne le quitte pas des yeux. S'il fait quoi que ce soit qui te paraît bizarre pendant mon absence, rapporte-le moi.

— Bizarre comment ?

Le GeM ne lui répondit pas et quitta le labo. La clone soupira. Elle pouvait se tromper et mal interpréter un geste tout à fait banal. Pourquoi choisir une personne aussi ignorante qu'elle ? Sans doute Gabriel voulait-il aller voir Tasha. Après tout, pourquoi ne pas en profiter ? Elle aurait peut-être plus de chance avec ce spécimen.

— Frère Adrien ? lança-t-elle en tournant négligemment une page pour se donner une contenance ; le Franciscain releva la tête et la regarda. Vous pouvez m'expliquer ce

qu'est la Bible ?

Gabriel aida la doctoresse à se redresser et lui fit boire le breuvage.

— Quelle horreur ! murmura Tasha d'une voix rauque, une fois qu'elle eut cependant tout avalé.

— Infusion de quinine. Je sais, c'est amer, mais efficace, répondit le GeM qui lui expliqua comment Sol lui avait fait parvenir ce remède. La femme médecin secoua la tête.

— Ce bougre de vagabond ne cessera jamais de m'étonner.

Elle ferma les yeux et le clone crut qu'elle s'était endormie. Alors qu'il allait s'éloigner, elle chuchota son nom. Elle avait ouvert les yeux et le regardait.

— Lis pour moi.

Cette requête surprit le GeM.

— Je n'ai pas de livre sur moi.

— Même pas Hugo ? sourit-elle faiblement.

— Non, je... j'ai laissé mon manteau au laboratoire.

— Tu lisais pour moi... avant...

— Oui, c'est vrai. Ça fait longtemps. Mais je croyais que Hugo vous sortait par les oreilles, à force.

Une lueur amusée passa dans le regard de la femme médecin.

— J'ai eu du flair, lorsque je t'ai offert ce satané bouquin.

— Je vous avais demandé ce qu'était une âme et vous m'avez fait découvrir la poésie.

Tasha opina et leva une main tremblante pour caresser la joue du clone. Ce dernier essaya de masquer sa stupeur. Les gestes de tendresse n'étaient pas communs chez la doctoresse. Gabriel sentit sa gorge se nouer. Voir Tasha, d'habitude si solide, alitée, pâle et lui demandant, comme un enfant, un dernier conte avant de s'endormir lui faisait réaliser combien il tenait à cette femme. Elle lui avait donné les clefs de sa liberté. Elle lui avait appris à chercher en lui ce

qu'il avait de meilleur. Il commença à réciter tout bas :

Je suis la prière qui passe
Sur la terre où rien n'est à moi ;
Je suis le ramier dans l'espace,
Amour, où je cherche après toi.
Effleurant la route féconde,
Glanant la vie à chaque lieu,
J'ai touché les deux flancs du monde,
Suspendue au souffle de Dieu...{2}

Tasha sourit dans son sommeil. Sa main était retombée sur le drap froissé. Gabriel lui souhaita une bonne nuit en pensée avant de se lever. Il resta encore un moment à la regarder dormir. *À mon tour de vous protéger, comme vous l'avez fait pour moi pendant toutes ces années. Votre rêve ne tombera pas aux mains des Franciscains. Vous allez guérir et je vous regarderai tempêter contre ces fous qui pensaient vous voler. Vous me direz aussi combien je suis déraisonnable, parce que vous n'aimez pas montrer vos sentiments. Je retrouverai l'habitude, en levant les yeux d'un livre, de croiser votre regard moqueur et fier.*

EDen

Gaïl regardait le moine dodeliner de la tête. C'était amusant de la voir pencher de plus en plus, jusqu'à ce que le Franciscain se redresse dans un sursaut. Mais un équilibre aussi précaire n'allait pas durer. Elle finit par se lever et lui tapa sur l'épaule. Il fit un tel bond que la jeune femme en recula de surprise.

— Allez vous coucher, lui suggéra-t-elle. Vous ne ferez plus rien de bon, vos yeux sont trop fatigués.

Il cilla plusieurs fois, l'air hébété, avant de hocher la tête. Elle se retrouva seule dans le labo quelques instants avant que Gabriel ne revienne. En voilà un qui serait plus difficile à convaincre. Éreinté et traînant des pieds, il allait s'installer devant ses éprouvettes quand Gaïl décida d'agir. Elle le prit par le bras et le tira vers le lit du petit réduit.

— Tu vas te reposer au moins deux heures, lui intima-t-elle. Il lui résista, mais elle l'attrapa par la taille en lui jetant un regard sévère.

— Inutile de discuter. Voilà deux jours que tu n'as pas dormi. Tu dois te reposer pour avoir les idées claires. Un dicton dit que la nuit porte conseil, conclut-elle alors qu'ils étaient presque arrivés au réduit. Le GeM soupira :

— Il y a trop de travail, je ne pourrais pas fermer l'œil.

Cela ne suffit pas à convaincre la clone qui lui demanda d'un ton accusateur :

— Depuis quand n'as-tu pas mangé ?

Gabriel la considéra d'un air ébaubi avant de constater :

— Je croirais entendre Tasha.

Gaïl redevint sérieuse.

— C'est donc que je dis quelque chose d'intelligent.

— Que signifie cette remarque ?

— Tasha et toi, vous êtes intelligents, pas moi, répondit la

GeM avec désinvolture. Vous comprenez des choses très compliquées, moi, j'en sais même moins que les enfants, conclut-elle avec un haussement d'épaules. En l'écoutant, il s'était penché vers elle.

— Quel genre de choses compliquées ? voulut-il savoir.

— Eh ! bien... Les âmes, par exemple, tu dois savoir de quoi il s'agit.

— Pas du tout. Et ça fait dix ans que je m'interroge, lui avoua-t-il. Frère Wenceslas a encore fait des siennes, je suppose, ajouta-t-il d'un ton critique.

— Ça semble très important, murmura la clone.

— Pour ce genre d'individus, sans doute. Mais je lui suggère de s'interroger sur la sienne avant de se soucier de la nôtre.

— Oh ! s'exclama la GeM. Tu as réussi à détourner la conversation. Comment ai-je fait pour me laisser avoir ? Soit ! Tu dormiras un quart d'heure de plus.

— Gaïl ! fit le clone en secouant la tête. Mais elle avait encore réussi à lui arracher un sourire. L'interprétant comme un signe de victoire, la jeune femme le poussa vers le lit.

— Cinq minutes pour t'entendre ronfler !

Elle resta sur le pas de la porte, les bras croisés sur la poitrine, attendant qu'il s'allonge. Gaïl patienta encore, qu'il ferme les yeux. Il ne vit pas passer dans ses yeux quelque chose d'infiniment doux, alors qu'elle s'imaginait rester ainsi toute la nuit, à le regarder dormir. Au lieu de quoi elle retourna à son travail, il lui restait cinq livres à étudier. Elle irait aussi chercher un plateau. Elle savait très bien depuis combien de temps Gabriel n'avait pas mangé.

Gauvain avait patienté une quinzaine de minutes après avoir vu Gabriel quitter le dispensaire. Il pénétra dans le bâtiment à pas de loup et s'assura que tout le monde dormait, malades comme religieux. Il préférait ne pas se faire voir et se demandait même comment son initiative serait

accueillie. Il hésitait depuis plusieurs jours, depuis que l'Inédit était tombé malade. Gérald avait voulu le dissuader d'une telle entreprise, mais rien n'y avait fait. S'il tardait encore, il deviendrait impossible de mener sa tâche à bien. Il avait une dette. C'était différent de tout ce qu'il avait pu éprouver jusqu'à maintenant, comme si une volonté extérieure le poussait. En fait, depuis qu'il était à EDen, il observait. Cet endroit ne cessait de le surprendre, tout ce qu'il pouvait découvrir remettait en question son opinion sur les Inédits, sur les clones aussi. Il considérait son geste comme primordial pour vraiment s'intégrer à cette communauté.

Doucement, il s'avança entre les rangs des malades. Il n'avait jamais vu des Inédits aussi vulnérables. Mais il n'en avait jamais vu dormir, non plus, car les seuls qu'il avait côtoyés, jusqu'à son exodation étaient là pour travailler. Au début de son existence, il avait même cru que leur sort n'était pas différent du sien, si ce n'était qu'ils commandaient et qu'il devait obéir. Le travail, l'usine avaient constitué tout son univers pendant trois ans, jusqu'à l'arrivée de Gérald. Au début, ils avaient juste formé une équipe puis étaient devenus aussi liés que les doigts de la main, l'un pensant presque exactement comme l'autre. Il arrivait à Gauvain de se demander si cela avait été voulu par les concepteurs de leur MArt. Bien qu'étant du même modèle, une telle osmose ne devait pas être courante. Gauvain avait longtemps pensé que Gérald serait le seul être qui compterait autant dans sa vie. Il se trompait. Depuis peu, un jeune Inédit avait fait sa place dans son monde. Le GeM s'arrêta devant le lit de Simon.

Le jeune homme toussa et s'agita. Le clone hésita encore, mais finit par récupérer une chaise pour s'installer près du malade. Simon ne se doutait peut-être pas de sa présence, mais ce n'était pas important. Pour une fois, Gauvain voulait faire quelque chose pour un Inédit, même si c'était juste veiller sur son sommeil. Le jeune homme était intelligent,

droit et honnête. Quand il donnait des ordres, ça n'avait rien à voir avec ceux de l'usine. Ils avaient formé une véritable équipe en travaillant sur la navette. Simon avait essayé d'en apprendre plus sur les deux clones, d'où ils venaient, comment ils avaient réussi à s'exoder. Gérald avait accepté de lui répondre, Gauvain s'était montré plus réticent. Lorsqu'il avait compris qu'il ne s'agissait là que d'une marque d'intérêt, il s'était montré plus disert. Ils avaient pu s'enfuir au cours d'un exercice de sécurité en se glissant dans un transporteur automatique. Rien n'avait été prémédité, ils avaient vu une occasion d'échapper à leur sort. Hélas, l'aventure n'avait pas duré longtemps. Ils avaient été repérés par des renifleurs à Lyon, deux semaines après leur évasion, alors qu'ils essayaient de pénétrer dans le port industriel qui jouxtait le Dôme de la ville. Heureusement qu'il y avait eu l'accident...

Simon gémit. Gauvain se pencha et chercha sa main dans l'obscurité. La respiration du jeune Inédit devenait de plus en plus sifflante. Il tremblait, ses doigts étaient froids. Inquiet, le GeM héla le moine le plus proche. Un regard brun et ensommeillé se posa sur lui.

— Je crois qu'il va mal, expliqua le clone. Le religieux bondit jusqu'au lit de Simon et perdit un temps précieux à allumer une lampe. Le jeune homme ouvrait des yeux immenses, il avait les lèvres bleues et cherchait de l'air. Gauvain l'aida à se relever et quand leurs regards se croisèrent, il sut que Simon l'avait reconnu. Il serra même la main que le clone tenait toujours. L'agitation du malade finit par rameuter d'autres moines, dont le supérieur qui repoussa brutalement Gauvain et prit sa place.

— Il étouffe. On ne peut plus rien pour lui, l'infection a endommagé ses poumons. Vite, une Bible.

Les moines commencèrent alors à psalmodier des mots incompréhensibles. Par-dessus l'épaule du supérieur, Gauvain ne quittait pas Simon des yeux. Celui-ci se débattait pour respirer, puis d'un seul coup, tout s'arrêta. Le clone sentit

très précisément le moment où le jeune Inédit cessa de vivre. Quelque chose en lui se contracta, il serra les poings et recula, butant contre un autre lit. Il avait vu des clones mourir, c'était dans l'ordre des choses, mais jamais un Inédit ! Choqué, il entendit les Franciscains qui marmonnaient : repos éternel, vallée de la mort... Ça lui semblait absurde et dérisoire. Il voulait juste parler à Simon, lui dire que Gérald et lui continuaient de travailler sur la navette, que celle-ci n'avait pas souffert de l'inondation, qu'ils avançaient bien dans les soudures. Simon ne saurait rien de tout cela. Gauvain cligna des yeux pour chasser un drôle de voile qui lui brouillait la vue. Il toucha sa joue humide et réalisa qu'il pleurait.

— Arrête de gigoter, tu m'agaces, grommela une voix masculine. On entendit un gémissement étouffé se transformant en rire, puis en soupir. Un vêtement tomba sur le sol. Les deux corps mêlés ondulèrent de plus en plus vite, jusqu'à perdre le rythme. La fille poussa un cri que l'homme étouffa d'une main autoritaire.

— Si tu me fais repérer, tu me le paieras.

— Pour quelqu'un qui n'était pas d'humeur, haleta une voix langoureuse, tu t'en tires pas si mal.

L'homme la repoussa et ajusta ses vêtements. La fille resta adossée contre le mur, les cuisses à l'air, sa poitrine dénudée se soulevant de moins en moins vite. Un regard de son amant la fit changer d'attitude. Elle ramassa sa jupe et se rendit plus décente. L'homme l'interrompit en plaquant sa main contre la pierre, tout près de son visage.

— Es-tu maintenant disposée à parler ?

— Faire l'amour, ça m'éclaircit les idées, jura la fille avec un sourire provocateur. C'est Frère Ludovic. Il farfouille partout. Il est sans arrêt sur le dos du grand... zut, j'ai oublié son nom.

— Wenceslas ?

— Ouais, et puis il interroge tout le monde.

— T'as pas intérêt à te tromper, gronda l'homme d'une voix lourde de menaces. La fille secoua la tête.

— Je me tairais, si j'avais un doute.

Elle se frotta contre lui en miaulant :

— T'es sûr que tu peux pas rester ?

— Ton caprice m'a fait perdre assez de temps.

Il plaqua pourtant sa bouche contre celle de la fille et commença à pétrir ses seins. Quand il sentit sa partenaire affolée par le désir, il s'écarta. Elle protesta mais n'eut droit qu'à un sourire narquois.

— N'oublie pas qui commande ici.

Il se drapa dans son manteau et s'éloigna. La fille s'essuya la bouche du revers de la main. Elle avait eu ce qu'elle voulait, pour le reste, elle s'en fichait. Qu'il la traite de catin, si ça lui chantait. En attendant, il l'avait dans la peau.

Je vous salue Marie, pleine de grâce...

Tu l'as tué. Si tu existes, tu n'es pas un Dieu d'amour, mais un Dieu de mort. C'est pour te venger contre moi que tu t'acharnes contre les miens ? Mais réponds-moi ! Simon avait l'âge de Daisuke, la première fois que je l'ai rencontré. Il ne croyait en rien du tout, mais il nous a suivis quand même. On l'a apprivoisé, on l'a vu s'attacher aux gens... Il est devenu notre ami.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes...

Je ne pourrai pas les sauver tous, si tu ne m'aides pas. Ils vont mourir. Simon, puis Ruben, ces deux existences ne t'ont pas suffi ? Rémy n'était qu'un petit garçon, il adorait courir partout, sauter par-dessus les obstacles, s'inventer des défis. Sa sœur est morte et tu ne lui as pas laissé le temps de faire enfin confiance à la vie.

Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni...

Je pouvais faire baisser leur fièvre. Je te demandais juste un peu plus de temps. Mais tu joues à fausser les cartes. Tu

nous berces d'espoir et tu nous abandonnes. Tu t'acharnes à faire pleuvoir sur nous des fléaux que nous ne méritons pas. Si c'est moi le coupable, tue-moi !

Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pêcheurs...

Je ne méritais pas de vivre, de toutes façons. Mais comme une farce, tu me laisses avancer dans ce cimetière et regarder ces corps qu'on met en terre. Trois vies arrachées en l'espace d'une nuit. Si tu existes et que tu laisses faire ça, je ne peux pas croire en toi. Je t'ai cherché pour expliquer ma vie. La seule réponse que tu m'accordes, c'est ce gâchis. Cela ne m'étonne pas que tes fidèles puissent avoir le cœur sec. Ils se conforment à des actes et à des paroles le plus fidèlement possible par peur de n'être plus rien une fois morts. Mais vivent-ils ?

Maintenant et à l'heure de notre mort.

Gabriel prit une profonde inspiration pour calmer sa rage. Le sentiment de révolte qui l'habitait le faisait trembler de la tête aux pieds. Son regard allait d'un cercueil à un autre, qu'on s'apprêtait à glisser dans les tombes fraîchement creusées. Frère Wenceslas finissait de les bénir. Personne ne s'était opposé à cette cérémonie. D'ordinaire, cela se passait autrement. Tasha officiait, elle parlait des disparus, elle racontait des anecdotes, puis cédait la parole à quiconque voulait s'exprimer. Il y avait des rires, parfois, à l'évocation de tel ou tel souvenir. Pas aujourd'hui. Tout était triste. Les visages reflétaient l'incompréhension, le découragement, la peur.

Le clone sentit une main effleurer son poing serré, une toute petite main qu'il laissa se glisser entre ses doigts. Il baissa les yeux vers Annie qui lui fit signe. Il se pencha alors pour la prendre dans ses bras et elle se blottit contre lui. Elle ne parla pas, le serra très fort. Ça ne suffirait pas à le consoler.

Il préféra s'en aller quand les moines glissèrent les cordes sous les cercueils pour ensuite les soulever et les mettre dans les sépultures. Il rendit la petite fille à ses parents et allait quitter les jardins quand il s'arrêta.

Ce matin-là, en se réveillant, il avait trouvé Gaïl assise près de son lit. Elle avait un plateau sur ses genoux et le fixait avec une telle expression qu'il avait tout de suite compris que quelque chose n'allait pas. Elle lui avait annoncé que Simon était mort dans la nuit, que Ruben avait suivi une heure plus tard.

— Je suis désolée, s'était-elle excusée. À cause de moi, Simon et vous, vous étiez fâchés...

Il l'avait à peine entendue. La nouvelle lui avait fait l'effet d'un coup de poignard. Les morts n'étaient pas rares dans l'EDo comme à EDen, mais celles-ci semblaient s'ajouter à une telle série de malheurs qu'il se sentait encore plus accablé... encore plus responsable. Il avait couru jusqu'au dispensaire et vu les lits vides. Il était arrivé à temps pour voir Rémy mourir. L'enfant avait appelé sa sœur sans arrêt avant de s'éteindre. Le clone le tenait dans ses bras quand il avait rendu l'âme. Ce matin-là non plus, il n'avait pas vu ce fabuleux trésor que les Inédits enrichissaient de leur vie et de leurs actions avant de l'emporter avec eux. Tout ce qu'il avait ressenti, c'était le vide.

Quel est le lien ? se demanda-t-il en tournant sur lui-même. Une sensation bizarre lui nouait l'estomac. Pourquoi s'était-il arrêté ?

Simon, Ruben, Rémy, Sylviane, Tasha, Léopold, Kaori... *Quel est le lien ? Comment ont-ils été contaminés ?* Ruben passait son temps dans les jardins ou à la Villa des Fleurs pour faire des boutures, préparer les graines, réparer les outils. Kaori aussi était venue ici pour cueillir la camomille. Gabriel revint sur ses pas. Les habitants d'EDen se dispersaient, laissant les moines recouvrir les cercueils de terre. Sans hésiter, le GeM se dirigea vers Élisabeth.

— Est-ce que tu as déjà vu Léopold dans la Citerne ? l'interrogea-t-il sans détour. Un peu surprise, la fillette répondit :

— C'est même là qu'on s'est rencontré. Je lui ai fait visiter tous les jardins.

Gabriel se tourna vers le reste de l'assistance :

— Quelqu'un sait si Simon a travaillé ici après l'inondation ?

— Il a dégagé la porte et l'escalier des derniers paquets de boue, il m'a aussi aidé à rentrer les moutons dans la bergerie, ajouta Charles.

Quatre cas liés à la Citerne. S'il cherchait bien, il découvrirait que les autres y avaient séjourné plus ou moins longtemps. Il se rendait compte aussi que beaucoup pouvaient être infectés. La durée d'incubation de la légionellose variait de trois à dix jours...

— Sortez tous, ordonna-t-il. Comme personne ne bougeait, il rugit de nouveau son ordre. Tous obéirent, mais une fois dehors, on exigea des explications. Au lieu de répondre, il demanda des volontaires, désigna deux personnes pour aller chercher les masques dont Tasha se servait pour opérer et recommanda à tous les autres de rentrer chez eux. Les volontaires attendirent encore des explications. Cette fois-ci, impossible de biaiser. Il leur avoua la vérité. À mesure qu'il parlait, il put lire de la consternation sur les visages, de l'inquiétude aussi. Chacun racontait pourquoi il avait dû venir à la Citerne. Selim demanda finalement :

— Où doit-on chercher ?

— Les anciennes canalisations, le système d'évacuation de la Citerne... Cette bactérie vit dans l'eau. Vous ferez des prélèvements dans la moindre flaque.

— On ne pourra pas se glisser dans tous les conduits, nota Aymeric.

Thomas, qui avait réussi à se faire oublier, se proposa aussitôt. On commença par protester, mais le jeune garçon

rappela à tout le monde qu'il n'y avait guère le choix et qu'avec un masque, il n'aurait pas à craindre la contamination plus qu'un autre.

Le Dôme.

Le général cacha les feuillets qu'il était en train de consulter. Rien de numérique qu'on pouvait pirater. L'homme qui s'assit devant lui, s'il avait lu ces données, l'aurait fait arrêter sur-le-champ.

— Notre président souhaite savoir pourquoi vous maintenez une unité en alerte depuis bientôt une semaine.

Son interlocuteur avait un air crâne qui lui déplut fortement.

— C'est pour un exercice. Maintenir la pression intervient dans le processus. Les résultats seront à la hauteur du dérangement.

— Est-ce aussi pour cette raison que vous avez réquisitionné vingt kilos de *Rainbow* ? La quantité est énorme. Même pour un exercice de sécurité aussi majeur que vous le prétendez.

— Le président n'a pas à s'inquiéter. Je connais mes objectifs. Il m'a confié avec raison le gouvernement du Dôme Parisien.

— Il en est... de moins en moins convaincu. Des rumeurs circulent...

— Sans fondement, claqua la voix du gradé.

— Vous ne vous servez donc pas de votre position pour parasiter des projets essentiels de ProsPectiVe ? questionna l'homme en passant une main distraite dans ses cheveux bruns et courts

— En aucun cas.

— On vous dit entiché d'une GeM offerte par le président qui se demande aujourd'hui s'il ne doit pas regretter son présent.

— Sottises !

Le général frappa du poing sur son bureau. Ce geste d'humeur n'impressionna pas son vis-à-vis.

— Vous ne la couvrez pas de cadeaux ?

— Parce que ce serait un crime, selon vous, de prendre soin d'un clone ? Geisha incarne la confiance inestimable que le président a mise en moi. Je m'attache donc à la traiter avec le même égard que celui dont on a fait preuve à mon rencontre. On m'envie. La Jalousie est mère des ragots. Maintenant, monsieur, j'ai beaucoup de travail.

— Vous êtes imprudent de me congédier de la sorte, protesta l'homme en se levant avec raideur. Un peu de bonne volonté de votre part vous aurait épargné bien des ennuis. Soit, avoir des sentiments pour un GeM n'est pas un crime. Nombre de nos concitoyens se laissent aller à cette faiblesse... Il serait toutefois regrettable que cette... amourette nuise à votre carrière. Sur ce, bonne journée, Nivel.

Le gradé ne se détendit qu'une fois l'individu dehors. Il se laissa aller en arrière, ses sourcils poivre et sel se défroncèrent, les muscles de sa mâchoire carrée cessèrent de tressailler. Il aurait volontiers collé son poing dans ce visage poupin venu le narguer. Par commande vocale, il demanda une transmission avec son appartement. Un regard de chat se posa sur lui et finit de l'apaiser.

— Un souci ? lui demanda une voix très douce. Geisha se montrait toujours si intuitive.

— Dénoue tes cheveux, lui ordonna-t-il et elle lui obéit en libérant ses mèches noires et rouges d'un chignon austère. Je te préfère comme ça.

Un sourire le récompensa. Il se sentait délicieusement fou. Ses doutes s'évanouirent. Il lui raconta alors l'entrevue qui venait de s'achever.

L'EDo.

« Du Magicien à RBJ. Dorothée doit arriver au Château. Les

Singes restent cantonnés au nord de la cité d'émeraude. »

Le traqueur retourna le papier froissé et maculé de sang trouvé sur la fille. Il ne comprenait rien à ce qu'il avait si difficilement déchiffré. Son compagnon le rejoignit et afficha une mine dégoûtée devant le cadavre mutilé à ses pieds.

— Encore l'Égorgeur, commenta-t-il avec colère.

— Elle a pas eu de chance.

Le premier traqueur tendit le bout de papier à son partenaire qui n'y jeta qu'un coup d'œil distrait. Une nouvelle grimace tordit sa bouche épaisse.

— 'Comprends rien, grommela-t-il.

— Moi non plus, avoua l'autre. On la laisse ici ou on l'emmène ?

— 'Pèse pas bien lourd. J'ai un sac.

Ils s'activèrent quelques minutes à emballer le corps puis le soulevèrent pour le transporter jusqu'à l'immeuble qu'ils squattaient depuis plusieurs jours. Un bon observatoire pour surveiller les allées et venues à EDen. Personne ne pouvait sortir par la porte sud sans se faire repérer par leurs yeux infatigables. Quatre équipes de trois surveillaient les autres portes de la communauté. Pour transmettre les infos, toutes les nuits, l'un d'eux rejoignait l'autre poste de surveillance, et ainsi de suite. C'était efficace et, l'espéraient-ils, suffisamment discret. Le troisième homme de l'observatoire sud faisait la tambouille. Son visage couvert de cicatrices et ses yeux vairons bleu et marron lui donnaient un air bizarre, comme si sa figure était un puzzle. Il considéra le sac et adressa un regard interrogateur à ses compagnons.

— Une autre victime de l'Égorgeur. Pas beau à voir. Lutin a trouvé un drôle de message sur elle.

Le dénommé Lutin qui devait son surnom à sa petite taille, approuva d'un vigoureux hochement du chef.

— Pourquoi vous l'avez ramenée ?

— On va l'emmener à EDen. Leur montrer que ça continue, répondit Lutin. Mais le cuistot secoua la tête.

— 'Sert à rien. On a promis aux moines. Sont tous malades, là-dedans, je veux pas crever comme les autres en voulant faire justice.

— Et Tibert, qu'est toujours chez eux ? protesta le deuxième traqueur. L'homme continua à tourner sa tambouille avec un haussement d'épaules.

— Il sait pas éviter les ennuis. C'est pas mon problème.

L'argument parut suffire. Les trois hommes entamèrent leur repas.

Le Château.

Gaïl porta le bol de soupe à ses lèvres. Elle était assise dans une grande salle commune, avec de hauts murs de pierre marqués par le temps. Ici et là, quelques lambeaux de tapisserie finissaient de tomber en décrépitude. Le sol était jonché de sacs de couchage, le dallage auréolé de taches noires. Des braseros brûlaient près des fenêtres condamnées.

— Le corps que les traqueurs nous on amené, c'était Marine, la femme qui nous a fait sortir du Dôme.

Gwladys hocha la tête.

— Sacrée histoire, commenta-t-elle en frottant son visage émacié. Comment avez-vous décrypté le message ?

— Gabriel a lu le *Magicien d'Oz*. Il a compris les noms de code.

— Ça suffit pas pour trouver cet endroit, nota Grace avec une moue dubitative. J'ai aussi du mal à croire qu'il a guéri les habitants d'EDen. L'a pas l'air si intelligent que ça.

Gaïl chercha le GeM des yeux. Il discutait avec le colporteur qu'il avait délivré des geôles du Château. À travers la pièce, il sentit son regard et se tourna vers elle un instant, puis hocha la tête avant de reprendre une conversation très animée. Jérémie se faisait prier pour les ramener à EDen.

— Vous seriez surprises, répondit-elle avec un sourire. Oh, ça ne s'est pas fait tout de suite. Même après avoir isolé la source de contamination et convaincu les autres de ne pas retourner à la Citerne jusqu'à nouvel ordre, des Inédits sont encore tombés malades, dont deux moines. Frère Ludovic est mort et quand on est parti, Tasha devait encore garder le lit.

— Mais... vous êtes sûrs, maintenant, que c'est pas Gabriel qui tuait ces filles ? s'inquiéta la clone blonde. Le regard que Gaïl lui lança la fit déglutir avec difficulté. Elle affecta de trier les morceaux de viande dans son assiette. Gwladys posa une

main sur l'épaule de la jeune femme.

— Écoute, faut nous comprendre. On en a entendu parler jusqu'ici de l'Égorgeur. Aucune envie de l'avoir dans nos murs.

— Gabriel a-t-il fait quoi que ce soit contre vous depuis que nous sommes ici ? rétorqua Gaïl avec rage.

— En quoi ça t'oblige à rentrer avec lui ? On se débrouille plutôt bien, ici, on est entre nous.

La GeM prit un air songeur. Depuis qu'elle avait retrouvé ses anciennes compagnes, l'idée la tentait. Le Château paraissait doté de nombreux avantages dont EDen ne disposait pas. Pourtant, cet endroit continuait de la mettre mal à l'aise, surtout depuis qu'elle connaissait la vérité à son sujet. Une remarque de Gabriel lui revint à l'esprit : *Ils sont comme les mangeurs de Lotus. Regarde leurs yeux. Un mécène généreux les gave, ils ignorent pourquoi et s'en moquent.*

— Vous, vous pourriez venir avec nous, proposa Gaïl.

— Très peu pour nous, fit Gwladys. EDen est trop près du Dôme. La vie y est trop exigeante et il y a trop...

— D'Inédits ? compléta la jeune femme à sa place.

— On te l'a dit, intervint Grace. On préfère vivre entre nous. On peut pas leur faire confiance.

Elle faillit tenter de les convaincre encore, mais préféra se taire. Elle termina sa soupe et posa le bol entre ses jambes croisées.

— Je partirai demain. Vous avez fait votre choix et moi le mien. Je regrette que nos chemins se séparent de nouveau.

— Tu changeras pas d'avis ?

Elle regarda Gabriel.

— Non.

Elle tendit son bol à Gwladys, se leva et épousseta son pantalon.

— Merci de m'avoir sauvée, ce soir-là. Si vous ne m'aviez pas emmenée avec vous, je serais morte. Plus que ça : je

n'aurais jamais appris toutes les choses que j'ai découvertes ces derniers mois. J'espère... que vous serez heureuses.

Gwladys hocha la tête et la remercia d'un sourire. Grace se leva et tendit la main à la jeune femme.

— Désolée pour toutes les crasses qu'on t'a faites sous le Dôme.

Gaïl accepta la main tendue, la serra maladroitement et préféra s'éloigner avant de se laisser submerger par l'émotion. Elle courut jusqu'à Gabriel qui lui adressa un regard interrogateur. Elle chuchota un « ce n'est rien » et le GeM, bien que fronçant les sourcils, ne l'interrogea pas davantage. Jérémie ricana.

— Vous avez l'air d'une gamine qui vient de perdre son nounours, se moqua-t-il de sa voix traînante. Elle ne l'appréciait pas, lui non plus. Ils avaient un compte à régler tous les deux et elle n'avait pas renoncé à son idée. D'un ton désinvolte, elle demanda :

— Ghislaine et Gamaliel viennent-ils avec nous ou se sont-ils rendu compte qu'ils avaient leur chance ici ?

Cette question lui valut un reniflement de mépris.

— Ils sont pas idiots. Ça vous embête, n'est-ce pas, qu'ils me soient si loyaux ? C'est de la jugeotte, fillette. S'ils restent, ils s'étioleront comme tous les autres, compléta le colporteur avec un large geste de la main. Même maintenant qu'ils savent à quoi s'en tenir, ces idiots souhaitent rester ici !

Elle maîtrisa difficilement sa colère. Gabriel posa la main sur son épaule, geste inhabituel qui suffit à la calmer.

— Jérémie nous ramène à EDen, l'informa-t-il pour faire diversion.

— C'est bien parce que j'y suis obligé et que sans mon moyen de transport, vous ne pourrez pas ramener le *Crabe* pris dans vos filets.

Le colporteur s'essuya la bouche du revers de sa manche.

— Faut que j'aille vérifier que Gauvain et Gérald ne démontent mon transporteur.

Il les planta là sans autre façon. Gaïl maugréa :

— Je déteste ce bonhomme.

— Je crois que c'est réciproque. Mais nous avons besoin de lui, à plus d'un titre. Tu dois accepter le choix de Ghislaine et Gamaliel.

— J'ai compris la leçon, rouspéta-t-elle. D'accord, je n'avais pas à les secouer comme ça, mais ça ne t'agace pas qu'ils puissent se montrer si serviles envers Jérémie ?

— Est-ce de la servilité ou... autre chose ? rétorqua le GeM. Il n'en dit pas plus, mais elle devina ce que cachait son silence. Décidément, ce n'était pas si simple.

— Tu as pris ta décision ? la fit sursauter la voix pourtant si douce du clone. Elle l'observa un moment avant de répondre :

— Je l'ai prise depuis quelques mois déjà.

— Les choses étaient différentes.

— En effet. Je ne savais pas ce qui motivait mon choix. Désormais, si. Je suis certaine de faire le bon.

Gabriel se contenta de dire qu'il allait voir le prisonnier. La jeune femme ne proposa pas de l'accompagner. Moins elle voyait le *Crabe*, mieux elle se portait. Elle retourna dans les chambres pour préparer les bagages.

Elle n'avait pas tout dit à Gwladys et Grace. Par exemple sur Frère Ludovic. Il n'était pas mort au dispensaire, mais dans sa chambre. Elle avait tu aussi le pacte conclu avec Géryon et ses soupçons sur la mort du moine.

Elle n'avait pas non plus parlé de la crise qui avait frappé Gabriel dans son laboratoire, alors qu'il travaillait sur le remède contre la légionellose. Elle se raccrochait juste à sa joie coupable quand les traqueurs avaient présenté le corps de Marine en déclarant que l'Égorgeur avait encore frappé. *Quand ?* avait-elle demandé. Deux ou trois jours plus tôt. Alors que le GeM faisait une crise ? Elle avait hurlé : « Gabriel est innocent ! » : elle était restée avec lui ces deux dernières nuits au labo et Frère Adrien avait confirmé.

Gabriel avait accueilli la nouvelle en disant qu'il avait encore du travail. Il était reparti sans demander d'excuse, sans paraître s'en soucier. Il n'y avait repensé que quand Tasha lui avait parlé du mot trouvé sur le corps et lui avait dit de qui il s'agissait.

Les chambres aménagées par les GeMs au premier étage du Château n'étaient en fait qu'une succession d'espaces d'environ 4 m² séparés les uns des autres par des tentures, des planches, tout ce qui avait pu servir à faire des cloisons si minces que l'intimité était impensable. Les *invités* avaient été logés au fond d'un immense corridor. Gauvain et Gérald avaient dormi ensemble. Gaïl aurait bien aimé profiter du même privilège avec Gabriel. Oui, mais ça, c'étaient des pensées qu'elle devait éviter. Elle s'attacha donc résolument à faire leurs bagages, ce qui ne lui prit pas bien longtemps. Elle finit par s'asseoir sur la couchette inconfortable et se laissa aller un instant à des réflexions moroses.

Gabriel se tenait devant la cellule, se demandant quels innocents et quels coupables y avaient séjourné auparavant. Le *Crabe* qui dormait dut finir par sentir sa présence et ouvrit les yeux.

Le clone serra les poings. Pour la première fois depuis dix ans, il sentit remonter en lui cette même rage qui l'avait poussé à tuer ses bourreaux. Le milicien se mit sur son séant, le regard braqué sur le visage de Gabriel.

— Quelle sorte de monstre es-tu ?

Gabriel eut toutes les peines du monde à se dominer.

— Vous me traitez de monstre, vous, après tout ce que vous avez fait subir à Gaïl ? lança-t-il d'une voix très calme.

— Qui ça ? Ah oui, la petite pute.

L'Inédit haussa les épaules.

— Ces filles sont faites pour ça.

Comprenant que toute discussion était inutile, Gabriel

préféra partir avant de céder à l'envie de réduire en bouillie cette ordure finie. Mais la voix de l'homme le cloua sur place :

— Je sais qui tu es !

Le GeM se raidit, comme en attente d'un coup.

— Tu es le clone qui s'est enfui d'un de nos labos de recherches, il y a dix ans, après avoir massacré huit personnes. Tu es le prototype G807-12. Mes supérieurs seraient ravis de te retrouver.

En une fraction de seconde, Gabriel revit le laboratoire, la cage, les hommes en blouse blanche. Il était de nouveau attaché sur une table d'examen, subissant toute sorte d'expériences. Il s'entendit hurler... puis le visage souriant de Gaïl vint se substituer à ces atroces visions. Il se calma et détailla le *Crabe*. Aujourd'hui, ô ironie, il était libre et celui-là dans la cage.

— Vous voudriez me faire répondre de mes crimes ? Et les vôtres ? Ce sont vos semblables qui m'ont créé dans le but d'obtenir une arme. Tous les autres sont devenus fous et sont morts. Moi seul ai survécu. Mais ils m'ont jugé imparfait et ont décidé de me tuer.

Le milicien eut un drôle de sourire :

— C'est vrai, tu étais un échec. Mais l'autre fut une totale réussite...

Ce fut comme si la foudre était tombée sur les pieds du GeM.

— Il y en aurait un autre comme moi ? Que savez-vous ?

— Il a été envoyé en mission au Brésil, pendant la guerre civile. D'après mes informations, il est mort là-bas.

Gabriel baissa la tête. La brève lueur d'espoir dans son regard laissa place à la souffrance de ne jamais savoir. Les Inédits avaient tué tous ses frères. Mais cela valait peut-être mieux. Lui-même, pourquoi avait-il survécu ? Pour Gaïl, chuchota une petite voix dans sa tête.

— Nous partons demain. Vous venez avec nous à EDen, informa-t-il le *Crabe* d'une voix atone. L'homme se leva dans

un bruit étrange, celui de son exosquelette qui le faisait paraître plus massif qu'en réalité.

— Je ne resterai pas longtemps votre prisonnier, jura-t-il. Gabriel ne se donna pas la peine de lui répondre. Il recula sans quitter le milicien des yeux.

— Au fait, lança encore ce dernier, vous me prêteriez la petite garce pour me divertir pendant le voyage ?

Et il éclata de rire. Dans le couloir, Gauvain attendait Gabriel et lui murmura au passage : « Tu devrais le tuer. » Mais il secoua la tête. Il n'avait pas fait la leçon à Gaïl pour désobéir ensuite à ses principes. Elle avait réussi l'épreuve haut la main. À lui d'en faire autant.

— Le transporteur est prêt ? demanda-t-il sur un ton autoritaire qu'il employait rarement. Gauvain fit oui de la tête et indiqua :

— On a aussi les pièces. Je pourrai réparer la radio.

— Formidable ! se réjouit Gabriel. Son congénère jeta un dernier regard à la porte qui donnait sur la geôle, avant de s'en retourner.

Articles du journal *Domorama*.

09-02-19 GD. *Le corps du Directeur de la branche Biopharmacie française de ProsPectiVe a été retrouvé hier soir dans son bureau du boulevard Saint-Germain. D'après les premiers éléments de l'enquête, Jonathan Leblanc a été assassiné de cinq coups d'une arme blanche, un précieux coupe-papier retrouvé près de sa dépouille. C'est dire l'acharnement de son meurtrier, car le premier avait suffi à lui trancher l'aorte, provoquant une mort immédiate.*

D'après son agenda électronique, M. Leblanc devait recevoir un visiteur peu avant 17h. Malheureusement, le nom de cette personne ne figurait pas dans les fichiers, tout juste sait-on qu'il s'agissait d'une certaine Mademoiselle L. Toutefois, plusieurs employés de l'entreprise affirment avoir vu une jeune femme dans le hall vers 18h qui, selon leurs

dières, paraissait « extrêmement agitée. » Ils n'ont pu en fournir une description très précise, car elle cachait son visage derrière de grandes lunettes noires et un chapeau gris. Les enregistrements vidéo de l'immeuble sont étudiés à l'heure actuelle.

Les enquêteurs ont déjà une piste. Ils ont commencé leurs investigations en interrogeant le personnel de PPV Biopharmacie pour remonter assez vite jusqu'au Docteur Sonia Lénard. La jeune femme avait eu de fréquents rendez-vous, ces dernières semaines, avec son directeur. Selon d'autres sources, ils auraient été aussi vus ensemble lors d'un concert de charité au Louvres et d'après les témoignages, leurs rapports semblaient tendus.

Depuis dix ans, M^{lle} Lénard connaît de grosses difficultés dans son travail, suite à la disparition tragique de toute son équipe alors qu'elle participait au projet militaire Chimère. Elle avait été mutée depuis à un poste secondaire. Ses fréquentes visites chez J. Leblanc ont sans doute un rapport avec cette frustration, qui l'aurait peut-être amenée à commettre un effroyable assassinat.

11-02-19 GD. On est sans nouvelle du Dr. Sonia Lénard depuis hier soir. Son appartement a été fouillé par la police dès le lendemain du meurtre. Certains de ses amis affirment avoir reçu un appel de la jeune femme qui sollicitait un emprunt afin, aurait-elle prétendu, de partir en vacances. Soupçonneux, la plupart d'entre eux ont refusé. Cependant, un homme, Michel Lazar, a avoué avoir versé sur le compte de M^{lle} Lénard quelques centaines de crédits « en souvenir du bon vieux temps, » lui permettant ainsi d'échapper – provisoirement – aux forces de l'ordre. Le général René Nivel, ami de Jonathan Leblanc, a assuré devant la presse que le Dr. Lénard serait rapidement appréhendée. Il a orienté les enquêteurs vers les réseaux d'exodation. Nous avons également appris que ces derniers temps, Sonia Lénard

fréquentait un GeM qu'elle invitait régulièrement à son appartement. D'après ses proches, ce n'était pas dans ses habitudes. Son père, le célèbre météorologue Giovanni Lenardini demande que la fragilité psychologique de sa fille soit prise en compte « Elle ne va pas bien depuis la disparition de sa mère. PPV a négligé le traumatisme provoqué par l'effroyable expérience qu'elle a vécue chez les militaires. À aucun moment elle n'a eu droit à une quelconque considération. Cela n'excuse pas son crime éventuel, mais offre un élément d'explication qui ne doit pas être négligé. »

Suite à ce commentaire, les autorités de ProsPective ont rappelé que le consortium a accompagné la jeune femme tout au long de sa convalescence. En outre, elles ont révélé, par le biais de leur porte-parole en France, Loïc Cazette, que le directeur Leblanc était sur le point de réintégrer le Dr. Lénard à son ancien poste.

{1} Extrait des *Epigrammes Amoureux* de Méléagre de Gadara, IIème-Ier siècle av. J.C.

{2} Marceline Desbordes-Valmore, *Poésies*, L'Âme Errante, extrait.